



**Современный
Гуманитарный
Университет**

Дистанционное образование

Рабочий учебник

Фамилия _____

Факультет _____

№ контракта _____

**ПРАКТИЧЕСКИЙ КУРС ОСНОВНОГО
ИНОСТРАННОГО ЯЗЫКА**

ФРАНЦУЗСКИЙ ЯЗЫК

ДОМАШНЕЕ ЧТЕНИЕ

ЮНИТА 6

Москва 1998

Разработано Н.Г.Платоновой

Одобрено Методическим
советом СГУ

ПРАКТИЧЕСКИЙ КУРС ОСНОВНОГО ИНОСТРАННОГО ЯЗЫКА ФРАНЦУЗСКИЙ ЯЗЫК

ДОМАШНЕЕ ЧТЕНИЕ

Юниты 1–20: Тексты из оригинальной художественной
литературы на французском языке.

ЮНИТА 6

Содержит фрагменты из текстов произведений
Fr. Mauriac и M. Genevoix.
Прилагается аудиокурс.

*Для студентов факультета лингвистики
Современного Гуманитарного Университета*

Соответствует профессиональной образовательной программе СГУ № 3.

ОГЛАВЛЕНИЕ

	Стр.
ПРОГРАММА КУРСА	4
ПЕРЕЧЕНЬ УМЕНИЙ	5
ПРИМЕРЫ ВЫПОЛНЕНИЯ УПРАЖНЕНИЙ НА УМЕНИЯ	7
LEÇON 1	8
1. François Mauriac	8
2. “Le Sagouin”	8
3. Exercices	16
LEÇON 2	26
1. “Le Sagouin” (suite)	26
2. Exercices	32
LEÇON 3	39
1. “Les chemins de la mer”	39
2. Exercices	43
LEÇON 4	48
1. Maurice Genevoix	48
2. “Un Jour”	49
3. Exercices	53
LEÇON 5	59
1. “Un Jour” (suite)	59
2. Exercices	63

ПРОГРАММА КУРСА

Краткая биография французского писателя Франсуа Мориака, его рассказ “Грязнуля” и отрывок из романа “Дороги моря”.

Краткая биография французского писателя Мориса Женева и отрывок из его романа “Один день”.

ПЕРЕЧЕНЬ УМЕНИЙ

№ п/п	Умения	Алгоритм
1	Литературный перевод текста	<ol style="list-style-type: none"> 1. Уточните, если это возможно, источник, из которого взят текст, его название, автора, время, к которому он относится. 2. Прочитайте текст в первый раз, выявляя его стиль, структуру, цели автора и обращая внимание на основные идеи и логические связи. 3. Приступите к переводу текста, уточняя все неясные моменты; при этом пользуйтесь словарем и всеми доступными материалами. 4. Проверьте полученный перевод, при необходимости внесите стилистические правки.
2	Нахождение антонимов к слову (выражению)	<ol style="list-style-type: none"> 1. Пользуясь словарем, определите значение слова (выражения) или одно из значений в соответствии с контекстом. 2. Подберите известные вам слова и выражения с противоположным смыслом. 3. Пользуясь словарем, уточните значение выбранных слов и выражений. 4. Укажите в качестве антонимов слова и выражения, наиболее полно подходящие под определение антонима – слова с противоположным значением.
3	Образование слов, имеющих ту же основу, что и заданные	<ol style="list-style-type: none"> 1. Назовите правило образования новых слов, которое следует использовать в данном случае. 2. Образуйте слово, используя выбранное правило. 3. Проверьте полученное слово по словарю, уточните его значение.

№ п/п	Умения	Алгоритм
4	Анализ употребления времен в предложении	<ol style="list-style-type: none"> 1. Назовите времена глагола, использованные в данном предложении. 2. Назовите план действия предложения (прошедшее, настоящее, будущее). 3. Укажите, какие отношения (одновременность, предшествование или следование) выражаются глагольными формами.
5	Составление диалога по заданной теме	<ol style="list-style-type: none"> 1. Уточните объем заданной темы и ее связь с изучаемым материалом. 2. Повторите лексику и грамматические конструкции, содержащиеся в изучаемом материале. 3. Сформулируйте несколько вопросов по заданной теме, используя в них изученную лексику и грамматические конструкции. 4. Сформулируйте ответы на поставленные вопросы.

ПРИМЕРЫ ВЫПОЛНЕНИЯ УПРАЖНЕНИЙ НА УМЕНИЯ

1. **Данное умение разбирается на активном занятии.**
2. **Найдите антонимы к выражению “à gauche”.**
 - 1) Выражение à gauche означает “налево; слева”.
 - 2) В качестве выражений с противоположным значением можно назвать только “à droite”.
 - 3) Выражение à droite означает “направо”.
 - 4) Антонимом к выражению à gauche является выражение à droite.
3. **Образуйте существительное от глагола “tenter”.**
 - 1) В данном случае следует использовать суффикс -tion.
 - 2) Полученное существительное будет выглядеть так: tentation.
 - 3) Согласно словарю, tentation (f) – искушение.
4. **Объясните употребление времен в предложении: Elle sortit de la maison et vit que les paysans la montraient du doigt; elle comprit qu’ils avaient connu quelque chose.**
 - 1) В предложении употребляются следующие времена: passé simple, imparfait, plus-que-parfait.
 - 2) Предложение построено в плане прошедшего времени.
 - 3) Глаголы, стоящие в passé simple, выражают перечисление, imparfait выражает одновременность с действием главного предложения, plus-que-parfait – предшествование.
5. **Данное умение разбирается на активном занятии.**

1. François Mauriac (1885 — 1970)

François Mauriac, écrivain et journaliste français, membre de l'Académie française, lauréat du prix Nobel. La vie des bourgeois de province, des avocats, des notaires, des jeunes gens qui recherchent le bonheur et un idéal, la désagrégation de la famille constituent les thèmes importants de l'oeuvre de Mauriac ("Thérèse Desqueyroux", 1927; "Le Noeud de vipère", 1932; "Le Mystère Frontenac", 1933; "La Fin de la nuit", 1933; "Les Chemins de la mer", 1939).

Pendant l'occupation allemande, l'écrivain participe à la Résistance, appelant toutes les forces de la nation à l'unité dans la lutte contre l'ennemi. Après la libération, il consacre une large part de son activité au journalisme politique, dénonce la politique coloniale de la France, réclame la paix, lutte contre le militarisme et le néofascisme.

Après la guerre, Mauriac fait paraître son "Journal" (1950-1953), la nouvelle "Le Sagouin" (1951), "Mémoires intérieurs" (1959), "Un Adolescent d'autrefois" (1969), des pièces de théâtre.



2. "Le Sagouin"

François Mauriac

"Pourquoi me soutenir que tu sais ta leçon? Tu vois bien que tu ne la sais pas!... Tu l'as apprise par cœur? vraiment?"

Une gifle claqua.

"Monte à ta chambre. Que je ne te voie plus jusqu'au dîner."

L'enfant porta la main à sa joue, comme s'il avait eu la mâchoire brisée:

"Oh! là! là! vous m'avez fait mal! (Il marquait un point, il prenait son avantage.) Je le dirai à Mamie..."

Paule saisit avec rage le bras fluet de son fils et lui administra une seconde gifle.

"A Mamie? et celle-là? Est-ce à papa que tu vas aller t'en plaindre? Eh bien, qu'est-ce que tu attends? Allons... va!"

Elle le poussa dans le couloir, ferma la porte, la rouvrit pour jeter à Guillaume son livre et ses cahiers. Il s'accroupit et les ramassa, toujours pleurant. Puis d'un seul coup, le silence: à peine un renflement dans l'ombre. Il détalait enfin!

Elle écoutait le bruit décroissant de sa course. Bien sûr, ce n'était pas dans la chambre de son père qu'il irait chercher un refuge. Et puisque à ce moment même, sa grand-mère, sa "Mamie", tentait pour lui une démarche auprès

de l'instituteur, il irait se faire plaindre à la cuisine par Fräulein. Déjà il devait "lécher une casserole" sous le regard attendri de l'Autrichienne. "Je le vois d'ici..." Ce que Paule voyait, quand elle pensait à son fils, c'étaient des genoux cagneux, des cuisses étiques, des chaussettes rabattues sur les souliers. A ce petit être sorti d'elle, la mère ne tenait aucun compte de ses larges yeux couleur de mûres, mais en revanche elle haïssait cette bouche toujours ouverte d'enfant qui respire mal, cette lèvre inférieure un peu pendante, beaucoup moins que ne l'était celle de son père, — mais il suffisait à Paule qu'elle lui rappelât une bouche détestée.

La rage en elle refluit: la rage, ou simplement peut-être l'exaspération? Mais il n'est pas si aisé de discerner l'exaspération de la haine. Elle revint dans la chambre, s'arrêta un instant devant la glace de l'armoire. Cette blouse de laine verdâtre, elle la reprenait à chaque automne, l'encolure était trop large. Ces taches avaient reparu malgré le nettoyage. La jupe marron, mouchetée de boue, était légèrement relevée par-devant comme si Paule eût été enceinte. Dieu savait pourtant!

Elle prononça à mi-voix: "La baronne de Cernès. La baronne Galéas de Cernès. Paule de Cernès..." Un sourire détendit sa bouche sans éclairer ce visage bilieux, envahi de poils follets (les garçons de Cernès se moquaient des favoris de Mme Galéas). Elle riait toute seule, songeant à la fille qu'elle avait été et qui, treize ans plus tôt, devant un autre miroir, s'encourageait à franchir le pas, en répétant ces mêmes mots: "Le baron et la baronne Galéas de Cernès ... *M. Constant Meulière, ancien maire de Bordeaux, et Mme Meulière ont le plaisir de vous faire part du mariage de leur nièce Paule Meulière, avec le baron Galéas de Cernès.*"

Ni son oncle ni sa tante, bien qu'ils fussent impatients de se débarrasser d'elle, ne l'avaient poussée à cette folie; ils l'avaient même mise en garde. Au lycée, qui donc lui aurait appris à vénérer les titres? A quelle impulsion avait-elle cédé? Elle se sentait incapable aujourd'hui de la définir. La curiosité peut-être, le désir de forcer l'entrée d'un milieu interdit... Elle n'avait jamais oublié, au Jardin public, ce groupe des enfants nobles: lès Curzay, les Pichon-Longueville, avec lesquels il n'était pas question de jouer. La nièce du maire tournait en vain autour des pimbêches: "Maman nous défend de jouer avec vous..." La jeune fille avait voulu venger l'enfant sans doute. Et puis ce mariage, c'était une porte, croyait-elle, ouverte sur l'inconnu, un point de départ vers elle ne savait quelle vie. Elle n'ignore plus aujourd'hui que ce qu'on appelle un milieu fermé, l'est à la lettre: y pénétrer semblait difficile, presque impossible; mais en sortir!

Avoir perdu sa vie pour ça! Ce n'était pas un regret qui lui vînt de temps à autre et c'était beaucoup plus qu'une obsession: une présence, une contemplation de tous les instants, un face à face avec cette vanité imbécile, avec cette bêtise criminelle, clef de son irréparable destin. Pour comble elle ne devint même pas "Mme la baronne". Il n'existait qu'une Mme la baronne: sa belle-mère, la vieille. Paule ne serait jamais que Mme Galéas. On lui accolait le prénom insolite de

l'idiot. Ainsi participait-elle plus étroitement à cette déchéance qu'elle avait épousée, qu'elle avait faite sienne à jamais.

La nuit, cette dérision du sort, l'horreur de s'être vendue pour une vanité dont l'ombre même lui était dérobée, occupait son esprit, la tenait éveillée jusqu'à l'aube. Même lorsqu'elle se distrait avec des histoires, avec des imaginations parfois obscènes, le fond de sa pensée demeurait immuable: elle se débattait toute la nuit dans les ténèbres d'une fosse où elle-même s'était précipitée et d'où elle savait qu'elle ne remonterait pas. Toujours la même nuit, quelle que fût la saison: dans les vieux peupliers de la Caroline, tout près de sa fenêtre, des chouettes d'automne hurlaient à la lune comme des chiens, moins odieuses mille fois que les rossignols implacables du printemps. Cette même fureur d'avoir été dupe l'accueillait au réveil, l'hiver surtout, à l'heure où Fräulein tirait brutalement les rideaux: Paule émergeant des ténèbres, voyait à travers la vitre quelques fantômes d'arbres, sous des haillons de feuilles, agiter dans le brouillard leurs membres noirs.

Encore était-ce le meilleur de la journée, ces matins où dans la chaleur du lit désert elle s'engourdissait. Le petit Guillaume oubliait volontiers de venir l'embrasser. Souvent Paule entendait derrière la porte la vieille baronne qui pressait à mi-voix l'enfant d'aller auprès de sa mère. Autant qu'elle détestât sa belle-fille, elle ne transigeait pas sur les principes. Guillaume alors se glissait dans la chambre et, depuis le seuil, observait dans les oreillers cette tête redoutable, ces cheveux tirés sur les tempes et qui découvraient un front étroit, mal délimité, cette joue jaune (et le point de beauté parmi un duvet noir) sur laquelle il appuyait vite ses lèvres; et il savait d'avance que sa mère essuierait la place de ce rapide baiser et qu'elle dirait avec dégoût: "Tu me mouilles toujours..."

Elle ne luttait plus contre ce dégoût. Était-ce sa faute si elle n'obtenait rien de ce pauvre être? Que faire d'un enfant borné, surnois, qui se sent soutenu par sa grand-mère et par sa vieille Fräulein? Mais la baronne elle-même commençait à entendre raison: elle avait consenti à tenter une démarche auprès de l'instituteur. Oui, de l'instituteur laïque! On n'avait pas le choix: le curé desservant trois paroisses logeait d'ailleurs à plus d'une lieue du château. Deux fois, en 1917 et en 1918 après l'armistice, on avait essayé de mettre Guillaume pensionnaire, d'abord à Sarlat, chez les jésuites, puis dans un petit séminaire des Basses-Pyrénées. Il avait été renvoyé au bout d'un trimestre: ce petit sagouin salissait ses draps; ces messieurs n'étaient pas outillés, surtout durant ces années-là, pour accueillir des enfants arriérés ou infirmes.

Cet instituteur, ce jeune frisé aux yeux rieurs, ce rescapé de Verdun, comment recevrait-il la vieille baronne? Serait-il flatté qu'elle se fût dérangée pour lui? Paule s'était dérobée à l'entrevue: elle n'osait plus affronter personne; ce brillant maître d'école, surtout, lui faisait peur. Le régisseur de Cernès, Arthur Lousteau, un "Action française" pourtant, l'admirait, assurait qu'il irait loin... La vieille baronne, comme tous les nobles de campagne, songeait Paule, savait

parler aux paysans. Elle connaissait les finesses du patois. C'était même *l'un* des charmes qu'on pouvait lui trouver encore que ce vieux langage dont elle usait avec une grâce surannée... Oui, mais l'instituteur socialiste était d'une autre race, et les manières trop affables de la baronne lui paraîtraient peut-être injurieuses. Cette affectation de supprimer les distances ne prenait plus auprès des garçons de cette espèce. Enfin! il était revenu blessé de Verdun: cela créerait un lien avec la vieille dame dont le fils cadet, Georges de Cernès, avait "disparu" en Champagne.

Paule ouvrit la fenêtre et vit au bout de l'avenue la maigre silhouette penchée de la baronne. Elle s'appuyait fortement sur sa canne. Le chapeau de paille noire était perché haut sur son chignon. Elle avançait entre les vieux ormes embrasés, elle-même tout enveloppée du soleil à son déclin. Paule s'aperçut que la vieille parlait seule, faisait des gestes. Ce n'était pas bon signe qu'elle fût ainsi agitée. La jeune femme descendit l'escalier à double circonvolution, qui était la merveille de Cernès, et la rejoignit dans le vestibule.

"Un goujat, ma fille, comme il fallait s'y attendre.

— Il refuse? Etes-vous certaine de ne pas l'avoir froissé? de ne pas avoir pris vos grands airs? Je vous avais pourtant expliqué..."

La vieille agitait la tête, mais c'était cette protestation involontaire des vieillards qui paraissent dire non à la mort. Et une fleur d'étoffe blanche bougeait drôlement sur le chapeau de paille. Ses yeux étaient voilés de larmes qui ne coulaient pas.

"Quel prétexte vous a-t-il opposé?

— Il a dit qu'il n'avait pas le temps... que le secrétariat de la mairie ne lui laisse aucun loisir...

— Allons donc! il a dû trouver d'autres raisons...

— Mais non, ma fille, je vous assure. Il en venait toujours à ses occupations, il n'a pas voulu en démordre."

La baronne de Cernès se tenait à la rampe et s'arrêtait souvent pour reprendre haleine. Sa bru la suivait pas à pas, de marche en marche, la harcelant de questions avec cet accent de rage obstinée dont elle n'avait pas conscience. Elle s'aperçut pourtant qu'elle faisait peur à la vieille et s'efforça de baisser le ton; mais ses paroles sifflaient entre les dents serrées.

"Pourquoi m'avez-vous dit d'abord qu'il s'était conduit comme un goujat?"

La baronne s'assit sur la banquette du palier, branlant toujours la tête, et sa grimace était peut-être un sourire. Paule se remit à crier: oui ou non, n'avait-elle pas accusé l'instituteur de goujaterie?

"Non, ma fille, non, j'ai exagéré... Peut-être ai-je mal compris. Il se peut que ce garçon ait parlé en toute innocence... J'ai vu une allusion là où il n'en mettait aucune."

Et comme Paule insistait: quelles allusions? à propos de quoi?

"C'est lorsqu'il m'a demandé pourquoi nous ne nous adressions pas au curé. Je lui ai répondu que le curé n'habitait pas ici, qu'il avait trois paroisses sur

les bras. Alors croyez-vous que ce maître d'école m'a répondu à brûle-pourpoint... Mais non, vous allez vous fâcher, ma fille.

— Que vous a-t-il répondu? Je ne vous lâcherai pas que vous ne me l'ayez répété mot pour mot.

— Eh bien, il a ricané que sur ce seul point il ressemblait au curé: qu'il n'aimait pas les histoires, qu'il ne voulait pas avoir d'histoire avec le château. J'ai compris ce que cela voulait dire... S'il n'avait pas été un blessé de Verdun, je vous prie de croire que je l'aurais obligé à mettre les points sur les i, que j'aurais su vous défendre...”

La rage de Paule tomba d'un coup. Elle baissa la tête. Sans une seule parole, elle redescendit en hâte, décrocha dans le vestibule une pèlerine.

La baronne attendit que la porte fût refermée. C'était bien un sourire qui découvrait son beau râtelier gris. Penchée sur la rampe, elle grommela: “Attrape!” puis tout à coup, d'une voix fêlée mais aiguë, elle appela: “Galéas! Guillou! chéris!” La réponse lui vint aussitôt des profondeurs de l'office et de la cuisine: “Mamie! Maminette!” Le père et le fils grimpaient silencieusement l'escalier, car ils avaient quitté leurs sabots dans la cuisine et gardaient aux pieds des chaussons de laine. Cet appel signifiait que l'ennemie pour un peu de temps s'était éloignée. On pouvait se réunir, se serrer autour de la lampe dans la chambre de Mamie.

Galéas prit le bras de sa mère. Il avait des épaules étroites et tombantes sous un vieux chandail marron, une grosse tête disproportionnée, très chevelue, des yeux enfantins assez beaux, mais une bouche terrible aux lèvres mouillées, toujours ouverte sur une langue épaisse. Le fond de son pantalon pendait, l'étoffe faisait de gros plis sur des cuisses de squellete.

Guillaume avait pris l'autre main de Mamie et la frottait contre sa joue. Il ne retenait des propos entendus que ce qui lui importait: le maître d'école ne voulait pas se charger de lui, il n'aurait pas à trembler devant le maître d'école, l'ombre de ce monstre s'éloignait. Les autres propos de Mamie étaient incompréhensibles. “Je lui ai rivé son clou, à ta femme...” Quel clou? Ils entrèrent tous trois dans la chambre bien-aimée. Guillaume gagna son coin entre le prie-Dieu et le lit. Le dossier du prie-Dieu était une petite armoire pleine de chapelets cassés dont l'un, aux grains de nacre, avait été béni par le pape; un autre fait de noyaux d'olivier, Mamie l'avait rapporté de Jérusalem. Une boîte de métal représentait Saint-Pierre de Rome. Sur celle-là, souvenir d'un baptême, brillait en lettres d'argent le nom de Galéas. Des paroissiens étaient remplis d'images où souriaient des visages de morts. Mamie et papa chuchotaient sous la lampe. Un feu de sarments éclairait vivement les profondeurs de la chambre. Mamie prit dans le tiroir du guéridon de minuscules cartes graisseuses.

“Nous serons tranquilles jusqu'au dîner, Galéas, tu peux jouer du piano...”

Elle sabsorba dans une réussite. Le piano avait été transporté dans cette chambre déjà bourrée de meubles, parce que Paule ne pouvait souffrir d'entendre “tapoter” son mari. Guillaume savait d'avance quels airs son père allait jouer et

qu'il les reprendrait d'affilée dans le même ordre. D'abord, *La Marche turque*. Chaque soir, Guillou attendait au même endroit une fausse note. Parfois Galéas parlait sans s'interrompre de jouer. Sa voix blanche semblait muer encore:

“Dites, maman, c'est un rouge, cet instituteur?”

— Rouge, tout ce qu'il y a de plus rouge! Du moins, Lousteau l'affirme.”

De nouveau *La Marche turque* reprit son cours trébuchant. Guillaume imaginait cet homme rouge, barbouillé de sang de boeuf. Il le connaissait pourtant de vue, ce boiteux, toujours nu-tête, appuyé sur une belle canne d'ébène. Le rouge devait être caché par les vêtements. Rouge comme un poisson est rouge. Un peu de jour filtrait encore à travers les rideaux tirés. Maman errerait à travers champs jusqu'au dîner comme chaque fois qu'elle était très mécontente. Elle rentrerait décoiffée, avec de la boue au bas de sa robe. Elle sentirait la transpiration. Elle monterait se coucher en sortant de table. On aurait encore une bonne heure devant le feu, dans la chambre de Mamie. Fräulein entra, grande, épaisse, molle: elle trouvait toujours un prétexte pour les rejoindre quand l'ennemie courait les routes: voulaient-ils les marrons bouillis ou grillés? Fallait-il ajouter un œuf pour Guillou? Fräulein introduisait dans la chambre de grand-mère une odeur d'oignon et de souillarde. Elle ne consultait ses maîtres que pour la forme: Guillou aurait son œuf... (on l'appelait ainsi depuis la guerre, puisqu'il avait cette malchance de porter le même prénom que le kaiser — la baronne prononçait “késeer”).

Et déjà ils parlaient “d'elle”: “Alors elle m'a dit que ma cuisine était sale. J'ai répondu que j'étais maîtresse dans ma cuisine...” Guillaume observait les cous maigres de Mamie et de papa tendus vers Fräulein. Pour lui, il demeurait indifférent à ces histoires, n'éprouvant pour les autres ni haine ni amour. Sa grand-mère, son père, Fräulein lui dispensaient l'atmosphère de sécurité nécessaire, dont sa mère s'acharnait à le débusquer, comme un furet attaque le lapin au plus profond du terrier. Il fallait en sortir coûte que coûte et ahuri, hébété, subir les assauts de cette femme furibonde; alors il se mettait en boule, attendait que ce fût fini. Mais grâce à cette guerre qui couvrait entre les grandes personnes, il jouissait d'une certaine paix. Il se cachait derrière Fräulein: l'Autrichienne étendait sur lui l'ombre de sa masse tutélaire. Si la chambre de Mamie lui assurait un refuge plus inviolable que la cuisine, en revanche son instinct l'avertissait de ne pas se fier à Mamie, ni à la tendresse de ses gestes, de ses paroles. L'unique Fräulein couvrait d'un amour quasi charnel son poulet, son canard. C'était elle qui le baignait, qui le savonnait de ses vieilles mains sales et crevassées.

Cependant Paule avait pris l'allée à gauche du perron et atteignit sans être vue, derrière les communs, une route étroite et presque toujours déserte. Elle s'y engagea de son pas d'homme, avec une étrange hâte, elle qui n'allait nulle part. Mais la marche l'aiderait à ruminer les paroles de l'instituteur que sa belle-mère lui avait rapportées, cette allusion à son histoire avec l'ancien curé.

L'horreur toujours présente de s'être précipitée elle-même dans ce destin qui était le sien, eût été supportable, croyait-elle, sans cette honte subie dès la première année de son mariage: rien ne pouvait faire qu'elle ne fût marquée aux yeux de tous, chargée d'une faute qu'elle n'avait pas commise, d'une faute plus ridicule encore qu'ignoble. Mais les vrais responsables de cette calomnie, ce n'était cette fois ni son mari ni la baronne. Ces ennemis inconnus échappaient à sa vengeance; à peine les avait-elle aperçus de loin, au cours d'une cérémonie, ces vicaires généraux, ces chanoines qui considéraient la belle-fille de la baronne de Cernès comme une créature dangereuse pour les prêtres. Cette infamie était connue, colportée dans tout le diocèse. Trois desservants s'étaient déjà succédé à Cernès; mais à chacun il avait été rappelé par l'autorité diocésaine que la permission de dire la messe dans la chapelle privée du château avait été retirée et que, tout en sauvegardant les apparences, il fallait éviter de devenir le familier de cette famille, si illustre qu'elle fût, "en raison d'un scandale présent encore à tous les esprits".

Depuis des années, à cause de Paule, la chapelle de Cernès était désaffectée, ce dont se fût bien moqué la jeune femme (l'éloignement de l'église paroissiale lui avait été au contraire un bienheureux prétexte pour n'y mettre jamais les pieds). Mais il n'était personne à dix lieues à la ronde qui ne connût la raison de cet interdit: la belle-fille de la vieille baronne "celle qui a eu une histoire avec le curé...". Les plus indulgents ajoutaient qu'on ne savait pas jusqu'où c'était allé. On ne croyait pas qu'ils eussent fait le mal. N'empêche qu'il avait fallu déplacer le prêtre...

Les troncs sont redevenus obscurs, mais le bas du ciel reste rouge. Il y a longtemps que Paule n'est plus attentive à ces choses: les arbres, les nuages, l'horizon. Elle en interprète l'aspect parfois, comme les paysans, pour augurer du temps et de la température. Mais cette part d'elle-même est morte qui naguère participait au monde visible, à l'époque où, à cette même heure et sur cette même route, elle marchait à côté de ce grand innocent, de ce jeune prêtre famélique: il poussait sa bicyclette et lui parlait à mi-voix. Les paysans qui les regardaient passer ne doutaient point que l'amour ne fût l'objet de leurs propos. Or, il n'y avait jamais eu entre eux que la rencontre de deux solitudes qui ne se mêlèrent jamais.

Paule entend rire au-delà du tournant de la route un groupe de garçons et de filles: ils vont apparaître; elle s'enfonce dans le taillis pour ne pas les voir, pour n'être pas vue. Cette fuite imprudente avait autrefois éveillé les premiers soupçons quand elle entraînait son compagnon dans un chemin de traverse. Ce soir, malgré l'humidité qui monte de la terre, elle se couche dans les feuilles flétries d'une châtaigne-raie, ramène ses genoux à la hauteur du menton, les bras noués autour des jambes. Où est-il maintenant, ce pauvre petit prêtre? Elle ne sait pas où il souffre, mais il souffre s'il vit encore. Non il n'y avait rien eu entre eux: ce n'était pas de cela qu'il s'agissait. Une intrigue eût paru inimaginable à Paule

élevée dans l'horreur des soutanes. Pourtant ces imbéciles l'avaient classée, d'autorité, dans la catégorie des maniaques qui harcèlent les hommes consacrés. Plus rien à faire pour arracher d'elle cette étiquette. Et lui, avait-il eu des torts? Il avait répondu aux confidences d'une jeune femme désespérée non par les conseils d'un directeur, mais par d'autres confidences: c'était là tout son crime. Elle avait cherché du secours auprès de lui comme elle était en droit de le faire; mais il l'avait accueillie en naufragé qui, sur son île déserte, voit débarquer un compagnon de misère.

Du désespoir de ce lévite, à peine sorti d'une adolescence attardée, elle n'avait jamais très bien compris les raisons secrètes. Autant que Paule en avait pu juger (ces sortes de questions ne l'intéressaient guère), il se croyait abandonné, inutile. Une espèce de haine lui était venue contre cette humanité paysanne, imperméable, à qui il ne savait pas parler, occupée uniquement de la terre et qui n'avait pas besoin de lui. L'isolement le rendait comme fou. Oui, il était à la lettre fou de solitude. Aucun secours ne lui venait du côté de Dieu. Il avait raconté à Paule que sa vocation s'était décidée sur des états de sensibilité, des "touches de la Grâce" comme il disait, qu'il n'avait plus jamais ressenties, une fois tombé dans la nasse... Comme si quelqu'un après l'avoir appâté et pris au piège, n'avait plus eu souci de lui. C'était du moins ce que Paule croyait avoir compris. Mais tout cela appartenait pour elle à un monde absurde, "impensable". Elle l'écoutait se plaindre d'une oreille distraite et attendait qu'il reprît souffle, pour parler à son tour: "Et moi..." et ressasser l'histoire de son mariage. Il n'y avait rien eu entre eux que ces monologues alternes. Une seule fois, dans le jardin du presbytère et parce qu'il était à bout de force, il avait, l'espace de quelques secondes, appuyé sa tête sur l'épaule de la jeune femme qui se déroba presque aussitôt. Mais un voisin les avait vus. Tout est venu de là. A cause de ce geste (mais toute la vie de cet homme en devait être changée) devant l'autel du château, la petite lampe ne brillerait jamais plus. La vieille baronne protesta à peine contre cette interdiction, comme si elle avait jugé naturel que la présence de Dieu à Cernés fût incompatible avec celle de cette bru, née Meulière.

Le froid gagne Paule, l'ombre s'épaissit sous les châtaigniers. Elle se lève, secoue sa robe, rejoint la route. Une des tours du château, celle du XIV^e siècle, apparaît entre les sapins. Il fait assez sombre déjà pour que ce muletier ne la reconnaisse pas.

Elle qui supporte depuis douze ans la honte de cette calomnie et qui sait qu'elle a cours partout, soudain, il lui paraît intolérable que cela soit parvenu aux oreilles d'un instituteur à qui elle n'a *jamais* adressé la parole. Dans le pays, aucun visage mâle ne lui était étranger; il n'y en avait guère qu'elle ne reconnût de loin. Mais sans doute l'image de ce garçon frisé l'avait-elle pénétrée à son insu, et comme envahie — l'image de ce maître d'école dont pourtant le nom même lui demeurait inconnu. Car l'instituteur ni le curé n'ont besoin d'avoir un nom qui les désigne: leur fonction suffit à les définir. Elle ne souffrirait pas qu'il

crût un jour de plus que ce qu'on racontait d'elle était vrai. Elle lui expliquerait ce qui s'était réellement passé. Ce même besoin de se livrer, de se décharger d'un poids intolérable qui, douze années plus tôt, avait suscité des confidences imprudentes à un prêtre trop jeune et trop faible, voici qu'elle en connaissait de nouveau le tourment. Il lui faudrait vaincre sa timidité, revenir à la charge au sujet de Guillaume. L'instituteur céderait peut-être. En tout cas ils entreraient en rapport, ils pourraient se lier.

à suivre.

3. Exercices

I. Mots et expressions à retenir.

une gifle	– пощечина
Mamie	– бабуся
le bras fluet	– худое плечо
un refuge	– убежище
le regard attendri	– растроганный взгляд
des genoux cagneux	– кривые колени
un peu pendante	– немного отвислую
l'exaspération	– отчаяние
la baronne	– баронесса
vénérer les titres	– почитать титулы
la nièce	– племянница
cette bêtise criminelle	– эта преступная глупость
accoler le prénom	– приклеить имя
une vanité	– тщеславие
des haillons	– лохмотья
le brouillard	– туман
avec dégoût	– с отвращением
l'instituteur laïque	– учитель светской школы
desservir trois paroisses	– обслуживать три прихода
l'armistice	– перемирие
le régisseur	– управляющий
une autre race	– другая порода
un goujat	– хам
le prétexte	– предлог
la bru	– невестка
exagérer	– преувеличивать
une allusion	– намёк
des paroissiens	– молитвенники
sa voix blanche	– бесцветный голос

boiteux	– хромой
décoiffée	– растрёпанная
les marrons bouillis ou grillés	– варёные или жареные каштаны
les assauts	– нападки
une femme furibonde	– расвирипевшая женщина
les mains crevassées	– растрескавшиеся руки
une étrange hâte	– странная торопливость
sa belle-mère	– свекровь
la calomnie	– клевета
l'infamie	– выдумка
le diocèse	– епархия
dire la messe	– служить мессу
la chapelle	– часовня
les troncs	– стволы деревьев
inimaginable	– немыслимый
les conseils d'un directeur	– советы духовного пастыря
le secours	– поддержка
l'isolement	– отчужденность
le piège	– западня
se plaindre	– жаловаться
le jardin de presbytère	– сад церковного дома
l'autel	– алтарь
intolérable	– нестерпимый
vaincre sa timidité	– побороть свою робость

II. Etude du texte.

- 1) Parlez des impressions que vous laisse le texte lu.
- 2) Précisez le lieu et l'époque.
- 3) Quelles réflexion vous inspirent les personnages décrits dans le texte.
- 4) Présentez les personnages principaux du texte, dressez leur portrait physique et moral.
- 5) Précisez l'attitude de Paule envers son fils Guillaume et son mari Galéas.
- 6) Faites connaître les sentiments qui remplissent l'âme de Paule.
- 7) Dites comment l'auteur réussit à créer le décor qui s'harmonise parfaitement avec l'état de l'âme de Paule.
- 8) Relevez les détails qui laissent voir l'état de l'âme de Paule.
- 9) Parlez de votre attitude envers Guillaume.
- 10) Appréciez le choix des procédés stylistiques employés par l'auteur. Indiquez leur valeur expressive dans le texte.

III. Questions.

- 1) Qu'est-ce que vous pouvez dire sur la vie de Paule avant son mariage?
- 2) Comment l'auteur peint-il le portrait physique et moral de Paule?
- 3) Selon vous, le mariage de Galéas et Paule a-t-il été un mariage d'argent, de raison, d'amour?
- 4) Pouvez-vous brosser les portraits de Guillaume et de Galéas?
- 5) Parlez de la conduite de Paule. Quelles étaient les causes de ses souffrances?
- 6) Qu'est-ce que vous pouvez dire sur l'attitude de Guillaume envers sa mère?
- 7) Racontez l'histoire de Paule avec l'ancien curé.
- 8) Pouvez-vous brosser le portrait de ce prêtre?
- 9) Pourquoi Paule avait-elle cherché du secours auprès de lui?

IV. Traduisez en russe les passages commençant par les mots.

- 1) "Ni son oncle ni sa tante ..." jusqu'aux mots: "... mais en sortir."

2) "Guillaume avait pris ..." jusqu'aux mots: "... les cartes graisseuses."

3) “Sa grand-mère, son père ...” jusqu’aux mots: “... de ses vieilles mains sales et crevassées.”

4) “Du désespoir de ce lévite, à peine sorti d’une adolescence attardée, elle n’avait jamais très bien compris les raisons secrètes.”

V. Analysez l’emploi des temps dans les phrases suivantes.

1) Toujours la même nuit, quelle que fût la saison: dans les vieux peupliers de la Cavoline, tout près de sa fenêtre, des chouettes d’automne hurlaient à la lune comme des chiens, moins odieuses mille fois que les rossignols implacables du printemps.

- 2) Autant qu'elle détestât sa belle-fille, elle ne transigeait pas sur les principes.
- 3) Ce n'était pas bon signe qu'elle fût ainsi agitée.
- 4) Je ne vous lâcherai pas que vous ne me l'ayez répété mot pour mot.
- 5) Elle ne souffrirait pas qu'il crût un jour de plus que ce qu'on racontait d'elle était vrai.

VI. Citez les mots de la même famille que les mots pris du texte.

- soutenir: _____
- imagination (*f*): _____
- reniflement (*m*): _____
- appuyer: _____
- course (*f*): _____
- ricaner: _____
- se plaindre: _____
- introduire: _____
- haïr: _____
- sauvegarder: _____
- rage (*f*): _____
- calomnie (*f*): _____
- sourire (*m*): _____
- faible: _____
- impatient: _____
- vaincre: _____
- curiosité (*f*): _____
- venger: _____
- regret (*m*): _____
- exister: _____

VII. Faites entrer ces groupes de mots dans les phrases.

des genoux cagneux

le visage bilieux

le prénom insolite;

les cheveux tirés sur les tempes

un enfant borné et surnois

ce n'était pas bon signe

répéter mot pour mot

s'absorber dans une réussite

la voix blanche

l'atmosphère de sécurité nécessaire

il se croyait abandonné

des confidences imprudentes

VIII. Donnez les antonymes des verbes employés dans le texte.

- pleurer: _____
- détaler: _____
- prononcer à mi-voix: _____
- défendre: _____
- vaincre: _____
- se fâcher: _____
- se précipiter: _____
- grimper: _____
- se réunir: _____
- se fier: _____

IX. Traduisez les phrases suivantes en utilisant les expressions avec le mot "âme" (f).

- 1) Великий скульптор эпохи Возрождения Микельанджело отдавался душой и телом своей работе.
-
-
-

- 2) На пустынной и голой равнине не видно было ни души.
-
-
-

- 3) Во власти отчаяния Поль бродила по дороге, как неприкаянная.
-
-
-

- 4) Закончив картину, художник почувствовал, что он вложил в нее свою душу.

- 5) Артист пел с душой, он умел пробуждать в людях самые возвышенные чувства.

- 6) Я скажу тебе, положив руку на сердце, что я раскаялась в своей ошибке.

X. Traduisez par écrit.

- 1) Поль думала, что замужество откроет ей путь к иной, удивительной и необыкновенной жизни.

- 2) Молодая женщина понимала, что судьба жестоко обманула её, и ей теперь стало ясно, что такое замкнутая среда, из которой никогда она не сможет вырваться.

- 3) Поль не пытался бороться с чувством брезгливости по отношению к сыну.

4) Гийом наблюдал за взрослыми, но ему были совершенно не интересны их разговоры; он не чувствовал к другим людям ни ненависти, ни любви.

5) В первые же годы замужества на неё обрушился незаслуженный позор, и теперь ничего нельзя было сделать, в глазах у всех она несла на себе клеймо не совершенного ею греха.

6) С детства Поль внушали отвращение к сутане.

7) В течение 12 лет она переживала позор этой клеветы и вдруг ей стало нестерпимо обидно, что ложь дошла до какого-то учителя, с которым она никогда не разговаривала.

8) Поль решила рассказать учителю всю правду, побороть свою робость, пойти к нему и ещё раз обратиться с просьбой, в которой он отказал баронессе.

d'une horloge, ils devinrent tous à la fois immobiles. La baronne demeura un instant la main levée, tenant une carte. Galéas pivota sur le tabouret après avoir fait claquer le couvercle du piano. Fräulein tourna vers l'ennemie sa figure écrasée de chatte qui, en présence d'un chien, aplatit ses oreilles, devient bossue et se prépare à cracher. Guillou, entouré de journaux dans lesquels il découpait des photographies d'avions, posa les ciseaux sur la table et se coula de nouveau entre le prie-Dieu et le lit. Là, il rentra les pattes et se fit cadavre.

Autant que Paule y fût accoutumée, elle n'avait jamais eu une conscience si claire de son pouvoir maléfique sur les êtres avec lesquels il lui fallait vivre. Mais sa belle-mère presque aussitôt se reprit et sourit d'un sourire qui tordait sa bouche, lui manifestant la même amabilité excessive qu'à une étrangère de rang inférieur. Elle s'apitoyait sur les pieds mouillés de la jeune femme, l'invitait à s'approcher du feu. Fräulein grommela que ce n'était pas la peine, qu'elle allait servir la soupe. Comme elle gagnait la porte, Galéas et Guillaume se précipitèrent à sa suite. "Naturellement, songeait la baronne, ils me la laissent sur les bras..."

"Vous permettez, ma fille, que je mette le pare-étincelles?"

Elle s'effaçait devant Paule, ne voulut pour rien au monde passer la première et parlant sans cesse, fit en sorte que jusqu'au moment de se mettre à table sa bru ne pût placer un mot. Galéas et Guillou les attendaient debout près de leur chaise. A peine assis, ils lampèrent leur soupe à grand bruit. La baronne len prenait à témoin que ce soir il faisait très doux, que d'ailleurs novembre n'était presque jamais froid à Cernès. Elle avait commencé ce jour-là même ses confitures de melon d'Espagne. Cette année, elle comptait y introduire des abricots secs:

"De ceux que mon pauvre Adhémar appelait si drôlement des oreilles de vieilles, tu te rappelles, Galéas?"

Elle parlait pour parler. Cela seul lui importait que Paule ne rouvrît pas le débat. Cependant elle l'observait, discernait sur cette figure maudite des signes redoutables. Guillaume rentrait la tête dans les épaules parce que sa mère ne le quittait guère des yeux. Lui aussi pressentait le péril et qu'il allait être question de lui. Il avait beau faire bloc avec sa chaise, avec la table, il sentait bien que les propos de Mamie ne remplissaient pas le silence et n'opposaient plus qu'une digue dérisoire à ce qui s'accumulait derrière les lèvres serrées de l'adversaire.

Galéas mangeait et buvait sans lever les yeux, la tête si rapprochée de la nourriture que Paule avait à hauteur de son regard la broussaille grisonnante de cette énorme tête. Il avait faim, ayant travaillé tout le jour au cimetière: c'était son occupation que de l'entretenir. Grâce à lui, il n'existait pas à Cernès de tombes abandonnées. Galéas était tranquille: l'œil de sa femme ne s'arrêtait plus sur lui; il avait cette chance: elle l'avait supprimé. Aussi était-il le seul qui, à table, pût s'épanouir à l'aise, céder à toutes ses manies, "faire chabrot" (verser du vin dans sa soupe), s'appliquer à des mélanges, des "tambouilles" comme il disait, Il écrasait et triturait tous ses aliments, les étalait dans son assiette, et la baronne avait eu fort à faire pour empêcher Guillaume d'imiter son père, sans porter

atteinte au respect qu'il lui devait: papa faisait ce qu'il voulait, il pouvait tout se permettre... Mais Guillou devait se tenir à table comme un garçon bien élevé.

Le petit était à mille lieues de juger son père, n'imaginant pas qu'il pût être différent. Papa appartenait à une espèce de grandes personnes qui ne présentent aucun danger. Voilà ce qu'eût été le jugement de Guillaume s'il avait été capable d'en émettre un. Papa ne faisait pas de bruit, n'interrompait pas l'histoire que Guillaume se racontait à lui-même, il s'y incorporait, ne la troublait pas plus que ne faisaient le bœuf ou le chien. Sa mère, elle, y pénétrait par effraction, s'y maintenait comme un corps étranger dont on ne sent pas toujours la présence, mais tout à coup on sait qu'il est là! Elle a prononcé son nom... C'est fait! Il est question de lui. Elle parle de l'instituteur. Guillaume essaie de comprendre. Le voila tiré par les oreilles hors de son terrier, exposé au jour aveuglant des grandes personnes.

"Alors, ma mère, dites-moi ce que vous voulez faire de Guillaume. Avez-vous une idée? C'est entendu: il sait lire, écrire, à peine compter. Après de douze ans, ce n'est guère..."

Selon la baronne, il n'y avait rien de perdu, il fallait se donner le temps de la réflexion.

"Mais il a été renvoyé de deux collègues. Vous assurez que l'instituteur ne veut pas de lui. Il reste donc de prendre un précepteur à domicile, ou une institutrice."

La vieille dame protesta vivement: non, pas d'étranger...Elle tremblait à l'idée d'un témoin de leur vie à Cernès, de ce que la vie de Cernès était devenue depuis que Galéas avait donné son nom à cette furie.

"Mais vous, ma chère fille, peut-être avez-vous un projet?"

Paule vida d'un trait son verre et l'emplit de nouveau. Dès la première année du mariage, la baronne et Fräulein avaient observé que l'ennemie était portée sur la bouteille. Depuis que Fräulein marquait d'un trait de crayon le niveau des bouteilles de liqueur, Paule cachait dans son armoire des flacons d'anisette, de cherry, de curaçao, d'apry. Mais l'Autrichienne les avait découverts. Le jour où la baronne crut de son devoir de mettre en garde sa chère fille contre l'abus des liqueurs fortes, il y eut un tel éclat à Cernès que la vieille dame n'aborda plus jamais ce sujet.

"Je ne vois rien d'autre à tenter, ma mère, que de revenir à la charge auprès du maître d'école..."

Et comme la baronne, les mains levées, protestait qu'elle ne s'exposerait plus, pour rien au monde, à l'insolence de ce communiste, Paule l'assura qu'il n'en pouvait être question et qu'elle-même tenterait cette nouvelle démarche, s'efforceraient de réussir là où sa belle-mère avait échoué. Elle coupa court à toutes les objections, répétant qu'elle y était résolue, que la décision lui appartenait pour tout ce qui touchait à l'éducation de Guillaume.

"Il me semble pourtant que mon fils a son mot à dire!

— Vous savez bien qu'il ne le dira pas.

— En tout cas, ma fille, je suis en droit d'exiger que vous ne parliez à cet individu qu'en votre nom propre. Je vous laisse libre de lui dire que j'ignore votre démarche. Mais si vous répugnez à ce mensonge bénin, j'entends qu'il soit averti que vous êtes venue chez lui malgré moi, contre mon désir clairement exprimé.”

Paule sur un ton de persiflage, invita la vieille dame à subir en chrétienne cette humiliation dans l'intérêt de son petit-fils.

“Oh! ma fille, quoi que vous ayez fait ou que vous fassiez encore, ne croyez surtout pas que je me sente engagée le moins du monde. Soit dit sans vous offenser, on ne saurait être moins que vous ne l'êtes, incorporée à la famille.”

Elle gardait le ton de la bonne compagnie et un sourire retroussant sa longue lèvre supérieure, découvrait de belles dents trop intactes. Paule irritée, déjà se contenait mal:

“Il est vrai que je n'ai jamais tenu à ressembler aux Cernès...”

— Eh bien, alors, ma chère fille, réjouissez-vous: personne n'a jamais pu vous faire injure au point de vous prendre pour ce que vous n'êtes pas.”

Guillaume aurait voulu se glisser hors de la pièce, mais il n'osait. D'ailleurs cette bataille de dieux qui grondait au-dessus de sa tête l'intéressait, bien que la portée des injures échangées lui échappât. Galéas se leva sans goûter au dessert comme chaque fois qu'il y avait de la crème, laissant les adversaires en présence.

“Je serai malheureusement considérée comme faisant partie de la famille, le jour où on viendra brûler le château...”

— Croyez-vous m'effrayer? Les Cernès ont toujours été respectés et aimés, grâce à Dieu! depuis plus de quatre cents ans qu'ils font du bien ici et qu'ils donnent l'exemple...”

L'indignation rendait la vieille voix chevrotante.

“Aimes? respectés? Mais on vous hait au village, ma mère. Votre obstination à garder Fräulein pendant la guerre...”

— Vous me faites rire! une Autrichienne de soixante-quatre ans qui vivait chez nous depuis sa jeunesse... L'autorité militaire a sagement fermé les yeux...

— Mais les gens ont été trop heureux d'avoir ce prétexte... C'est incroyable de s'aveugler ainsi! On vous a toujours exécrés. Croyez-vous que les métayers et que les fournisseurs apprécient vos manières mielleuses? Et à cause de vous, on déteste tout ce que vous aimez: les curés et le reste. Vous verrez, vous verrez... Malheureusement, j'y passerai aussi, mais tout de même, il me semble que je mourrai contente.”

Et elle finit entre haut et bas sur une expression triviale que jamais la baronne n'avait entendue. “Comme le langage est révélateur!” songeait la vieille dame soudain calmée. Il arrivait parfois à sa fille de Paris et surtout à ses petits-enfants de risquer devant elle un mot d'argot, mais jamais ils ne se fussent servis d'une expression aussi vulgaire. Qu'avait-elle dit exactement? “Ça vous en bouche

un coin...” Oui c’est cela qu’elle avait dit. Comme toujours, la rage de Paule rendait le calme à la vieille dame, elle reprenait d’un coup l’avantage du sang-froid devant cette possédée:

“Mais non, mais non, votre haine de la noblesse ne me surprend pas le moins du monde. Quoi que vous pensiez, les paysans nous aiment, ils se sentent de plain-pied avec nous; c’est la petite et la moyenne bourgeoisie qui nous haïssent, d’une haine à base d’envie. Ce sont les bourgeois qui pendant la Terreur ont fourni le plus de bourreaux.”

Et comme sa bru déclarait avec suffisance que la trahison des émigrés “avait rendu la Terreur juste et nécessaire”, la baronne redressa une taille majestueuse:

“Mon arrière-grand-père et deux de mes grands-oncles ont péri sur l’échafaud et je vous interdis...”

Paule pensa tout à coup à l’instituteur: c’était pour lui qu’elle avait prononcé des paroles qui lui auraient plu, qu’il aurait approuvées — des paroles bien sûr qui venaient à Paule de son oncle Meulière, radical et franc-maçon d’étroite observance. Mais quel accent prenaient soudain de tels propos, dès qu’elle les dédiait à cet instituteur qu’elle irait voir le lendemain. C’était un jeudi, il serait libre toute la journée. Elle avait parlé sous son influence (l’oncle Meulière n’y était pour rien), sous l’influence d’un homme à qui elle n’avait jamais adressé la parole, qu’elle croisait sur la route et qui ne la saluait même pas quand elle traversait le village et qu’il travaillait son petit jardin (bien qu’il s’interrompît de bêcher pour la regarder passer).

“Savez-vous ce que vous êtes, ma fille? Une pétroleuse, tout simplement oui, une pétroleuse...”

Guillaume releva la tête. Il savait ce qu’était une pétroleuse: il avait vu cent fois cette image du *Monde illustré* de 1871 où deux femmes accroupies, la nuit, près d’un soupirail, allument une espèce de feu. Des mèches dépassent leur bonnet de femme du peuple. La bouche ouverte, Guillaume observait sa mère: une pétroleuse? Oui, bien sûr... Elle le prit par le bras:

“Toi, monte. Et un peu vite.”

La baronne lui dessina une croix sur le front avec son pouce, mais sans l’embrasser; et quand il ne fut plus là:

“Nous devrions lui épargner ce spectacle.

— Rassurez-vous, ma mère. Il n’écoute pas, et s’il écoute, il ne comprend pas.

— C’est ce qui vous trompe. Pauvre chou! Il comprend plus de choses que nous ne pensons... Mais cela nous ramène au vrai sujet du débat dont nous avons eu l’une et l’autre le tort de nous éloigner. Si, comme je n’en doute guère et comme je le souhaite, le maître d’école vous oppose un nouveau refus...

— Eh bien, il n’y aura qu’à laisser Guillaume pousser comme un petit paysan. C’est une honte de voir tant de fils de famille bénéficier d’une instruction

dont ils sont indignes, alors que les garçons du peuple...”

Cette fois encore, le lieu commun souvent développé par l'oncle Meulière la grisait tout à coup: ce devait être une idée de l'instituteur à qui elle prêtait toutes les opinions dites avancées. Elle ne doutait point qu'il ne fût conforme au modèle officiel.

La vieille dame, résolue à éviter un nouvel éclat, se leva sans rien répondre. Paule la suivit dans l'escalier.

“Ne pourrions-nous, proposa la baronne, nous unir pour lui apprendre le peu que nous savons?”

— Si vous en avez la patience, ma mère. Pour moi, je suis au bout de mon rouleau.

— La nuit porte conseil, dormez bien, ma fille. Et veuillez oublier ce que j'ai pu vous dire de blessant, comme je vous pardonne moi-même...”

La bru haussa les épaules:

“Ce sont des mots. Ils ne changent rien aux sentiments véritables. Nous ne pouvons plus avoir d'illusions...”

Elles demeuraient face à face dans le corridor des chambres le bougeoir à la main. De ces deux figures vivement éclairées, la plus jeune paraissait de beaucoup la plus redoutable.

“Croyez, Paule, que je ne suis pas aussi injuste à votre égard que vous seriez en droit de l'imaginer. Si vous aviez besoin d'excuse, il me suffirait de penser à votre vie ici, à cette épreuve bien lourde pour une jeune femme...”

— J'avais vingt-six ans, interrompit Paule sèchement. Je n'accuse personne, j'ai le sort que j'ai librement choisi. D'ailleurs vous-même, ma pauvre mère...”

Cela signifiait: mon triste mari est d'abord votre triste fils. Paule se consolait de son enfer en le partageant avec sa vieille ennemie. Mais la baronne se refusait à l'y suivre:

“Oh! moi, mon sort est bien différent, répondit-elle d'une voix que l'émotion rendait chevrotante. J'ai eu mon Adhémar. Pendant vingt-cinq ans, j'ai été la plus heureuse des femmes...”

— Peut-être, mais pas la plus heureuse des mères.

— Voilà bientôt cinq ans que mon Georges est mort en héros: je ne le pleure pas. Sa petite Danièle me reste. Galéas me reste...

— Oui, justement? Galéas!

— J'ai mes enfants de Paris, insista-t-elle avec une expression têtue.

— Oui, mais les Arbis vous grugent. Vous n'avez jamais été pour eux qu'une vache à lait. Vous avez beau secouer la tête, vous le savez bien, Fräulein vous le reproche assez, quand vous croyez toutes deux que je ne puis entendre... Laissez-moi parler... J'élèverai la voix si ça me plaît...”

Ces paroles répercutées dans le corridor réveillèrent Guillaume en sursaut. L'enfant se dressa sur sa couche. Oui, les dieux se battaient toujours au-dessus

de sa tête. De nouveau il s'enfonça sous ses draps, une oreille bouchée par l'oreiller et sur l'autre il appuya un doigt, et en attendant que revînt le sommeil, il reprit l'histoire qu'il se racontait à lui-même de son île et de cette grotte comme dans *Un Robinson de douze ans*. La veilleuse peuplait l'espace de lingerie où il couchait d'ombres familières et de monstres apprivoisés.

“Nous vivons dans ce château en besogneux, pour que votre fille Arbis soutienne son train et mène sa politique de mariages, comme elle dit. Tous ici nous pouvons crever pourvu que sa Yolande épouse un duc enjuivé et son Stanislas quelque Américaine de quatre sous...”

Paule harcelait la vieille femme qui, résolue au silence, battit en retraite et verrouilla sa porte. Mais à travers cette porte fermée, la voix implacable lui criait encore:

“Le mariage de Stanislas, vous pouvez en faire votre deuil. Car celui-là, il n'épousera jamais personne... Cette petite...”

Elle finit sur un mot dont la baronne n'eût pas compris le sens, même si elle avait pu l'entendre, même si elle n'avait pas été prosternée sur son prie-Dieu, la tête enfouie dans ses deux bras.

A peine Paule eut-elle pénétré dans sa chambre, que sa colère tomba d'un coup. Quelques tisons rougeoyaient encore dans la cheminée. Elle y jeta un fagot, alluma une lampe à pétrole sur la table, près de la chaise longue, se déshabilla devant le feu, passa une vieille robe de chambre molletonnée.

Comme on dit “faire l'amour”, il faudrait pouvoir dire “faire la haine”. C'est bon de faire la haine, ça repose, ça détend. Elle ouvrit l'armoire et sa main hésita. Elle choisit le curaçao, jeta les coussins du divan sur le tapis, le plus près possible du feu, s'étendit avec le verre et la bouteille à portée de sa main. Elle commença de fumer et de boire et se mita penser à l'homme, à l'instituteur, à l'ennemi des nobles et des riches, un rouge, peut-être un communiste. Méprisé comme elle, par la même espèce de gens... Elle s'humilierait devant lui... Elle finirait bien par entrer dans sa vie... Il était marié. Comment était l'institutrice? Paule ne la connaissait même pas de vue. Elle l'écarta pour l'instant de l'histoire qu'elle imaginait. Elle s'y enfonça dépensant plus de génie d'invention que ceux dont c'est le métier de raconter des histoires. Les visions qui surgissaient devant son oeil intérieur dépassaient infiniment ce qu'il est donné au langage humain d'exprimer. Elle ne se redressait que pour remplir son verre, jeter un fagot dans le feu, puis s'étendait de nouveau, et parfois la flamme réveillée éclairait brusquement ce visage renversé de criminelle ou de martyre.

2. Exercices

I. Mots et expressions à retenir.

revêtir une livrée

– облачиться в ливрею

le brouhaha joyeux

– веселый гул голосов

rouvrir le débat

– начать спор

les trois complices
exécuter
les automates d'une horloge
aplatir ses oreilles
le pouvoir maléfique
le pare-étincelles
la confiture de melon
la figure maudite
rentrer la tête dans les épaules
la broussaille grisonnante
"faire chabrot"
"tambouilles"
renvoyer
un précepteur à domicile
être sur la bouteille
se glisser
Comme le langage est révélateur!
le sang-froid
ils se sentent de plain-pied
avec nous
les grands-oncles
une pétroleuse
je suis au bout de mon rouleau
la nuit porte conseil
le bougeoir
harceler qn
la tête enfouie dans ses deux bras

un fagot
"faire la haine"
les visions
surgir
le visage renversé de criminelle
ou de martyr

– три заговорщика
– ненавидеть
– заводные фигуры на часах
– прижать уши
– пагубная власть
– экран
– варенье из дыни
– проклятое лицо
– втянуть голову в плечи
– копна сидящих волос
– "делать бурду"
– "мешанина"
– выгнать
– гувернер
– иметь склонность к алкоголю
– улизнуть
– Как речь выдает человека!
– хладнокровие
– они чувствуют себя с нами
на короткой ноге
– двоюродные деды
– поджигательница
– я окончательно измучилась
– утро вечера мудренее
– подсвечник (ручной)
– наседать на кого-либо
– обхватив голову обеими
руками
– хворост
– предаваться ненависти
– видения
– внезапно возникать
– запрокинутая голова преступ-
ницы или мученицы

II. Etude du texte.

- 1) Résumez le contenu du dialogue qui s'est engagé entre Paule et la baronne.
- 2) Relevez les particularités du langage familier dans le discours de Paule.
- 3) Pourquoi Guillaume a-t-il été renvoyé de deux collègues? Comment pensez-vous?
- 4) Parlez du monde intérieur de Guillaume.

VII. Cherchez des équivalents russes des groupes de mots contenus dans le texte.

louer _____
le brouhaha joyeux _____
la même amabilité excessive _____
son pouvoir maléfique _____
elle l'avait supprimé _____
appartenir à une espèce de grandes personnes _____

un mot d'argot _____
une épreuve lourde _____
une vache à lait _____
soutenir son train _____
faire la haine _____

VIII. Analysez les caractères des personnages en vous guidant sur leurs répliques. Commentez le contenu des dialogues et portez une appréciation motivée sur les problèmes soulevés.

IX. Formez les verbes et traduisez-les.

rage (*f*) _____
influence (*f*) _____
trahison (*f*) _____
débat (*m*) _____
avantage (*m*) _____
fournisseur (*m*) _____
témoin (*m*) _____
content _____
nourriture (*f*) _____
mensonge (*m*) _____
résolu _____
réflexion (*f*) _____
haine (*f*) _____
développé _____
désir (*m*) _____

éclat (*m*) _____
mariage (*m*) _____
suffisance (*f*) _____
sentiment (*m*) _____
calme (*m*) _____

X. Formez des substantifs et traduisez-les.

joyeux _____
complaisant _____
immobile _____
vivement _____
se permettre _____
se tenir _____
réussir _____
échouer _____
sourire _____
s'aveugler _____
souhaiter _____
indigne _____
blessant _____
besogneux _____
boire _____
s'humilier _____
respecter _____
tenter _____
redoutable _____

XI. Traduisez par écrit.

- 1) Поль еще никогда так ясно не чувствовала силу своей пагубной власти над тремя этими существами.
- 2) Баронесса исподтишка наблюдала за снохой, видела её ненавистное лицо и опасалась очередного скандала.
- 3) Галеас чувствовал себя спокойно: жена не замечала его, она вычеркнула его из своей жизни.
- 4) Отец Гийома принадлежал к особой породе взрослых, к разряду безопасных, которых можно не бояться.

— Pour cela non, mon enfant, protesta-t-elle. Non. je ne croirai pas cela de Rose. Je connais cette petite. Naturellement, je n'ai sur elle aucune de tes illusions, tu ne le voudrais pas. Je n'ai jamais cru qu'elle fût une femme de ressource, j'espère me tromper. Pour courageuse, elle l'est; mais les bonnes dispositions ne tiennent pas lieu des qualités qu'on n'a pas. D'ailleurs, la pauvre enfant n'a aucune résistance. L'autre jour, quand tu me l'as amenée, moi qui ne l'avais pas vue depuis les tristes événements, je crois que je ne l'aurais pas reconnue... Il faudra la mettre au vert, je ne dis pas avant le mariage, parce que tu ne dois à aucun prix lui faire perdre son gagnepain, mais après... Dieu veuille que l'enfant n'arrive pas tout de suite... Ce que les hommes sont bizarres! Moi je ne comprends pas qu'une fille lymphatique puisse plaire... Enfin, elle te plaît, il n'y a pas à revenir là-dessus. Mais quant à la croire capable d'entrer dans des manigances, d'essayer de te faire marcher...

Robert protesta qu'il ne l'en avait jamais soupçonnée. Il croyait seulement qu'elle se laissait manœuvrer.

— Eh bien! *mon* petit, n'hésite pas à couper court dès qu'elle abordera ce sujet avec toi. Il y a deux sortes de jeunes filles; celles qui quittent la maison sans tourner la tête et qui épousent étroitement l'intérêt de leur mari, et celles qui restent de cœur avec leurs parents, trahissent leur nouvelle famille. Si ta Rose appartenait à cette dernière espèce. je te plaindrais et je nous plaindrais: la situation est déjà assez sombre pour toi, pour nous tous. Ce mariage représente dans ta vie, au début de ta carrière, un désastre suffisant...

Robert se leva.

— Pourquoi essayes-tu de me monter la tête? demanda-t-il plaintivement. On dirait que ça te fait plaisir.

Elle protesta:

— Moi, j'essaie de te monter la tête?

Il revint vers elle:

— Qu'espères-tu? Mon mariage est décidé, il est fait. Efforçons-nous d'en voir les bons côtés...

Elle répondit, implacable:

— Il n'a pas de bons côtés.

— En tout cas, insista-t-il, j'ai donné ma parole.

— Tu donneras ta parole devant la maire et le curé. Tu n'en es encore qu'aux promesses. Eh bien! oui, cria-t-elle tout à coup, tu vas m'en vouloir, mais tant pis: je compterai jusqu'à la fin sur je ne sais quoi, une maladie, un tremblement de terre, comme la mère du condamné à mort...

Elle s'attendait à un éclat. Mais Robert demeura quelques secondes sans répondre. Il dit enfin à mi-voix:

— Elle en mourrait.

Léonie Costadot avala sa salive, se leva lourdement mit les deux mains sur les épaules de Robert et, cherchant son regard:

— Toi, mon petit, tu n’as plus d’illusions, tu te mets la corde au cou en voyant clairement ce que tu fais...

Il l’assura mollement qu’il aimait Rose, que, d’ailleurs, c’était trop tard; il répéta qu’elle en mourrait.

— Elle souffrirait, oui, mais elle souffrira plus encore auprès d’un mari qui ne lui pardonnera jamais sa vie manquée.

Elle sentait qu’elle aurait dû s’en tenir là, ne pas essayer de poursuivre son avantage. Mais elle ne put résister à la tentation de prendre dans son bureau le dossier des partages dont Robert connaissait bien la chemise jaune.

— J’ai reçu hier un aperçu approximatif de ce qui vous restera à toucher une fois payé le fisc, le notaire, les experts. Dix mille francs de rente au plus...

— Et le revenu des propriétés?

— Elles coûtent plus qu’elles ne rapportent.

Il répondit d’une voix changée:

— Tu t’hypnotises sur des questions d’intérêt. C’est d’une créature vivante qu’il s’agit; le sort est en jeu d’une petite fille sans défense.

Elle l’attira contre lui:

— Je pense à toi, mon chéri. Tu ne peux m’en vouloir de penser d’abord à mon garçon.

Je ne veux pas que tu sois malheureux.

— Je serai heureux si elle est heureuse, dit-il ardemment. Je ne pourrai supporter l’idée qu’elle souffre à cause de moi.

— Pour cela, reprint-elle, je te comprends. Il ne faut rien faire dont tu puisses rougir plus tard.

— Alors? tu reconnais toi-même qu’il n’y a pas d’issue?

Elle sentit une légère déception dans sa voix, et avança prudemment:

— Il y a toujours une issue. Mais on ne la voit pas du premier coup...

Sur le seuil de la porte, il se retourna et dit:

— Je ne voudrais pas que tu puisses me croire ébranlé...

— Je ne crois rien, mon chéri. Tâche de dormir, ne travaille pas trop tard.

* * *

Comme l’orage grondait sur Bordeaux depuis deux jours elle lui avait dit:

“S’il pleut, attendez-moi chez le pâtissier, en face du jardin; oui, chez Jaeger; à six heures, il n’y a personne.”

Le quart de six heures avait sonné. Robert avait déjà mangé trois gâteaux, et, maintenant, il était éccœuré. L’eau ruisselait contre la boutique. “Si dans cinq minutes elle n’est pas là, je partirai...”, songeait-il. Il avait ses nerfs des jours d’orage, il en avait conscience; il connaissait et redoutait cette irritabilité presque folle. Comme dans son enfance, le front collé à la vitre, il observa le jet minuscule de chaque goutte sur le trottoir.

Il se disait bien que Rose avait dû être retardée par la pluie: elle ne pensait à rien, elle ne devait pas avoir de parapluie; elle arriverait dans un joli état... Il

tourna les yeux vers les deux jeunes filles qui l'avaient servi tout à l'heure et qui chuchotaient derrière le comptoir. Il essaya d'imaginer l'impression que leur ferait Rose, et eut honte de sa honte. Il se leva, mit une pièce de monnaie sur la table... Alors, il vit Rose qui s'arrêtait devant la porte, fermait avec peine un ridicule parapluie d'homme qu'avait dû lui prêter Chardon. Le vent collait contre ses cuisses une jupe mouillée. Elle entra, ne sut où poser son parapluie ruisselant qu'une des demoiselles lui prit des mains, et alla s'asseoir près de Robert.

— J'ai couru, dit-elle.

Il lui jeta un regard à la dérobée:

— En quel état tu es! tu vas attraper du mal...

— Oh! je suis résistante! Ma jupe est lourde de pluie, j'ai les pieds trempés, et je ne me changerai que dans deux heures! Mais ça ne fait rien, tu es là.

— Tu te négliges trop, Rose. Tu méprises trop...

Elle l'interrompit, croyant que c'était une louange:

— Non, non... je ne suis pas plus courageuse qu'une autre, je n'ai aucun mérite à ne pas penser à certaines choses: rien n'a d'importance que nous deux, dit-elle à voix basse.

Elle approcha de ses lèvres le verre de Malaga qu'on lui avait apporté.

— Il faudrait aussi penser à moi, dit-il, penser à la petite Rose que j'ai aimée...

Elle le dévisagea avec étonnement. Il insista:

— Elle n'avait pas une jupe trempée de pluie, cette petite Rose, ni des souliers pleins d'eau, ni des mèches sous son vieux chapeau... Ce n'est pas un reproche, reprit-il vivement. Mais quelquefois, il faut me pardonner si je dois faire un effort...

Elle ne le quittait pas des yeux. Il perdait pied:

— Je voudrais que tu aies pitié de toi-même... je veux dire: de ton visage, de tes mains, de tout ton corps...

Elle cacha vivement ses mains sous la table. Elle était devenue pâle:

— Je ne te plais plus?

— Ce n'est pas la question, Rose... Je te demande d'avoir pitié de toi-même. Tu es la seule femme que je n'aie jamais vue se regarder dans une glace. Il te suffirait d'un regard pour comprendre ce que je veux dire.

Le magasin était assombri par la pluie épaisse et par les ormeaux du cours de Gourgue. Elle avait baissé la tête sur le baba qu'elle mangeait. Il comprit qu'elle pleurerait et n'en fut pas attendri. Ce qu'il éprouvait, c'était cet agacement, cette crispation qui se traduit par ces mots à peine murmurés: "Allons, bon! des larmes maintenant..." Elle dit, sans lever la tête:

— Je mérite tes reproches, chéri... mais si! Je vais t'expliquer: j'ai été habituée à être servie, depuis mon enfance. On faisait tout pour moi; on préparait mon bain, on faisait chauffer mon peignoir, la femme de chambre me frictionnait, me coiffait. Crois-tu que jusqu'à ces derniers temps, je n'avais jamais boutonné

mes bottines moi-même? Maintenant je rentre tard, je me lève à l'aube... Alors, je simplifie. Je me rends compte que je ne fais pas le nécessaire... Je croyais que nous nous aimions au delà de toutes ces choses... Je croyais que notre amour...

Elle ne put continuer. Un sanglot l'étouffait. Il ne l'aidait d'aucune parole. Il attendait, avec le sentiment obscur qu'ils suivaient tous deux une route inconnue qui pouvait le mener bien plus loin qu'il n'eût osé le rêver. Tout à coup, elle lui prit la main, il vit de tout près sa petite figure jaune et mouillée. Il sentit son haleine amère:

— Pourtant, samedi soir, dans le rond de tilleuls, je te plaisais?

Il répondit d'un ton excédé: "Mais oui; mais oui!" Elle l'appela: "Robert!" Elle eut le sentiment qu'il s'éloignait, qu'il était déjà trop loin pour que la voix portât jusqu'à lui. Mais non, ce n'était pas vrai, elle le voyait assis là, une table les séparait. C'était son fiancé, et elle serait sa femme en octobre. Et lui, il éprouvait en même temps qu'elle son angoisse et retenait ses coups.

— Tu vas prendre mal, dit-il. Viens à la maison j'allumerai un grand feu.

Elle le remercia humblement. Ils s'enfoncèrent sous la pluie et jusqu'à la maison Costadot, n'échangèrent plus une parole. Robert savait que, ce jour-là, sa mère rentrait tard de la réunion des Dames de charité. Il introduisit Rose, non dans sa chambre, mais au petit salon, et fit porter de la cuisine des fagots de sarments. Il lui dit d'enlever ses souliers. Elle rougit:

— Pardonne-moi, je crois que j'ai un bas troué...

Il détourna un peu la tête. Ses vêtements fumaient autour d'elle. Dans la glace de la cheminée, elle se vit tout à coup telle qu'elle apparaissait à Robert. Elle enleva son chapeau et essaya de rattraper ses mèches. Il avait pris les bottines, il en toucha les semelles et les rapprocha du feu. Rose, qui était debout, se pencha vers lui assis un peu en retrait et, pour l'obliger à la regarder, lui prit la tête à deux mains:

— Tu es bon, dit-elle avec élan.

Il protesta violemment:

— Non, ne le crois pas, Rose. Non, je ne suis pas bon.

Et tout à coup, ces mots qu'il n'avait pas préparés, cette petite phrase qui s'était formée en lui à son insu s'échappa, sortit de lui comme un jet de salive, de sève ou de sang:

— Pardonne-moi, je ne t'aime plus.

2. Exercices

I. Mots et expressions à retenir.

rupture (f)	– разрыв
rompre les fiançailles	– разорвать помолвку
il était écoeuré	– он испытывал отвращение
regagner sa chambre	– вернуться в комнату

demeurer	– оставаться
se débarasser	– избавиться
s'efforcer	– прилагать все усилия
n'avoir aucune résistance	– быть слабым, быстро уставать
le gagne-pain	– заработок
lymphatique	– флегматичная
les manigances	– махинации
souçonner	– подозревать
se laisser manoeuvrer	– позволять управлять собой
couper court	– внезапно прекратить
s'en vouloir de qch	– упрекать себя за что-либо
se mettre la corde au cou	– связать себе руки
la vie manquée	– неудачная жизнь
s'hypnotiser	– быть всецело поглощенным чем-либо
être en jeu	– подвергаться опасности
une issue	– выход, результат
une déception	– разочарование
le fiancé	– жених
le pâtissier	– кондитер
l'irritabilité	– раздражительность
à la dérobée	– украдкой
je suis résistante	– я выносливая
se négliger	– пренебрегать своим здоровьем
une louange	– похвала
le verre de Malaga	– стакан малаги
il perdait pied	– он терял почву под ногами
le baba	– пирожное
simplifier	– упрощать
dire avec élan	– говорить под влиянием порыва
à son insu	– безотчетно

II. Etude du texte.

- 1) Faites part des impressions que vous laisse le texte.
- 2) En combien de parties peut-on diviser ce texte? Dégagez l'idée maîtresse de chaque partie.
- 3) Quel est le sujet de l'entretien entre Léonie Costadot et son fils Robert?
- 4) Quels sont les traits du caractère de Madame Costadot que l'auteur fait ressortir?
- 5) Parlez de l'attitude de L. Costadot envers Rose en vous servant du lexique de l'auteur.
- 6) Décrivez la rencontre de Rose avec son fiancé Robert.

- 7) Quelle image de Rose apparaît à Robert, comment la trouve-t-il?
- 8) Parlez de la vie de Rose. Est-ce qu'elle a été habituée à être servie depuis son enfance? Pourquoi?
- 9) Relevez le lexique qui sert à caractériser Rose.
- 10) Quel est d'après ce passage le caractère de Robert?
- 11) Décrivez le désespoir de Rose.

III. Expliquez l'emploi du Subjonctif dans les phrases suivantes.

- 1) Je n'ai jamais cru, qu'elle fût une femme de ressource, j'espère me tromper.
- 2) Moi, je ne comprends pas qu'une fille lymphatique puisse plaire ...
- 3) Je ne veux pas que tu sois malheureux.
- 4) Il ne faut pas rien faire dont tu puisses rougir plus tard.
- 5) Je ne voudrais pas que tu puisses me croire ébranlé ...
- 6) Tu es la seule femme que je n'aie jamais vu se regarder dans une glace.
- 7) Elle eut le sentiment qu'il s'éloignait, qu'il était déjà trop loin pour que sa voix portât jusqu'à lui.

IV. Comment avez-vous compris.

- 1) Elle aidait parfois d'une interjection ou d'un simple regard à se débarrasser de ce qu'il avait à dire.
- 2) Elle sentait qu'elle aurait dû s'en tenir là, ne pas essayer de poursuivre son avantage.
- 3) Il attendait, avec le sentiment obscur, qu'ils suivaient tous deux une route inconnue qui pouvait le mener bien plus loin qu'il n'eût osé le rêver.

V. Caractériser les procédés stylistiques que l'auteur emploie pour décrire les gestes et les sentiments de Rose et ceux de Robert.

VI. Dites en français, en choisissant pour le mot russe "чувство" entre les mots "sentiment" et "sens".

- 1) У тебя совсем нет чувства юмора.
- 2) Роберт, охваченный чувством вины, не смел поднять глаз.
- 3) Я прекрасно понимаю ваши чувства, но не согласен с вами.
- 4) Роза совершенно не умела скрывать свои чувства.
- 5) Я испытываю глубокое чувство благодарности к этим людям, которые помогли мне в трудную минуту.
- 6) Она с чувством произнесла несколько слов благодарности к матери.
- 7) Когда я взволнован, я совсем теряю чувство обоняния.
- 8) Она опять опаздывает, у неё совершенно нет чувства времени.

IX. Complétez les phrases ci-dessus par les mots de la famille du substantif “reproche”.

- 1) Il ne faut jamais _____ aux gens les services qu'on leur a rendus.
- 2) Ses beaux yeux étaient pleins de tristesse et de _____ .
- 3) On appréciait Ducas au ministère, c'était un fonctionnaire _____.
- 4) Vous pouvez me croire, Mlle Denise est une créature _____ .
- 5) Pendant quatre ans, les combattants de “14” _____ à ceux de 40 d'avoir perdu la guerre.
- 6) Tous individus qui ne s'aiment guère, _____ mutuellement leurs vilenies.
- 7) Lucie a un goût _____, ses toilettes sont toujours ravissantes.
- 8) Au lieu de lui faire _____, plaignez-le.
- 9) Il _____ à ses amis leur ignorance et leur sottise.
- 10) Quelquefois, je _____ de manquer de courage.

X. Dites votre avis.

- 1) Robert n'avait jamais aimé Rose, il ne s'intéressait qu'à sa fortune;
- 2) Robert a cessé d'aimer Rose parce qu'elle était devenue malheureuse, insignifiante, mal mise.

XI. Que pensez-vous de la manière dont l'auteur nous laisse voir l'amour de Rose envers Robert?

XII. Dites de quel côté l'auteur se range de celui de Rose ou de celui de Robert. Prouvez-le par des citations du texte et dites si vous partagez son point de vue.

LEÇON 4

УРОК 4

1. Maurice Genevoix (1890 – 1980)

Maurice Genevoix se fait connaître avec “Ceux de Quatorze”, une série de livres inspirée par ses souvenirs de soldat de la Première Guerre mondiale. Dès 1922, avec “Le Rémi des Rauches”, puis “Raboliot” (prix Goncourt, 1925), il devient le chantre de son pays de Loire. Son chef-d'oeuvre est sans doute “La

Dernière Harde” où il analyse l’attitude complexe de la bête envers l’homme.

Son roman “Un jour” est consacré aux problèmes de l’influence du progrès scientifico-technique sur la société. Elu à l’Académie française en 1946, Maurice Genevoix en était le secrétaire perpétuel depuis 1958.

2. “Un jour”

Maurice Genevoix

— Où sommes-nous?

— Pas très loin de chez vous. Tout près de la pinède dont vous m’avez parlé, celle qui borde la friche aux digitales et aux vanneaux. Elle est très belle, n’est-ce pas? Je vous entends encore me la décrire, il y a dix-sept ans de cela: la majesté des fûts, leurs colonnes d’ocre rose que l’on croirait luminescentes, leurs cimes lointaines qu’émeut parfois le claquement d’ailes d’un ramier, comme pour donner à mieux sentir l’immense silence qui règne sous leur couvert, et sa paix, sa paix bénie. Vous y retournez, quelquefois?

— Presque jamais. La dernière fois il y a dix jours, lorsque je vous ai retrouvé sur le bord de votre étang.

Cependant il hâtait le pas, les yeux à terre, le front crispé, saisi de je ne savais quelle angoisse. Et enfin, presque hors d’haleine:

— Arrêtons-nous un moment, voulez-vous? J’ai besoin de souffler un peu. Je suis vieux.

Ce fut la seconde fois, et la dernière, où il m’apparut en effet vieilli soudain, et démun. Je l’aidai à s’asseoir sur l’ados du fossé, regardai autour de moi. Je ne reconnaissais pas la plaine. Le ciel s’était complètement dégagé. De légers stratus planaient vers le sud-ouest, très blancs, vaguement dorés par le soleil encore haut sur l’horizon. J’entendais à mon côté son souffle court, un peu rugueux, qui allait se calmant peu à peu.

Je cherchai des repères, crus reconnaître la tranchée du chemin de fer, peut-être l’abri de branches et de chaume dont ma mémoire avait gardé l’image. Mais je cherchais en vain la ligne franche et bleue des grands pins que ne cessaient d’appeler mes yeux.

Continuons! redit-il, en même temps qu’il se relevait. Me voici de nouveau d’attaque.

Nous reprîmes notre marche. Je reconnus soudain, à coup sûr, la tranchée du chemin de fer, un peu plus loin une maison de garde-barrière abandonnée.

— Etait-ce donc là? dit mon compagnon.

Il n’y avait plus de pinède. De part et d’autre du ballast, les vestiges d’une double haie épineuse s’apercevaient encore parallèlement aux rails. Des broussailles foisonnaient au-delà, des ronces épaisses, de grêles rejets d’acacias. Et, au-delà encore, un massacre.

En vérité, l’endroit sentait le meurtre. Les hommes qui avaient sévi là s’étaient

hâtés, avaient précipité leurs coups, aveuglément, pour que tout fût fini, accompli, qu'il n'y eût plus à y revenir. Vendue, livrée, condamnée, abattue: une pinède morte. Le silence même paraissait stupéfié. Je pensais à ce que d'Aubel avait dit, quelques instants auparavant, comme averti par une prescience: "le claquement d'ailes d'un oiseau qui donne à mieux sentir le silence et sa paix". Quelles ailes, désormais, battraient dans cette désolation? Et pourtant, dans la morne étendue, venue on ne savait d'où, une petite voix vivante, solitaire, scandait la coulée du temps: la note rythmée, mélancolique et pure d'un crapaud au bord d'une flaque de pluie.

— Il faut revenir, dit d'Aubel. Dépêchons-nous, j'en aurai le cœur net. Et j'aurai certainement aussi, avant la nuit et quoi que j'apprenne, une décision personnelle à prendre.

Il parlait d'une voix âpre et tranchante. Son visage, son allure désavouaient à présent la fatigue qui les avait marqués. Un quart d'heure plus tard, nous avions rallié les Vieux-Gués.

— Laure! appela-t-il dès la porte.

Et, dès que sa fille eut paru:

— Téléphone chez Hubert, tout de suite. Il est chez lui, il doit m'y attendre. Dis-lui qu'il téléphone de ma part, séance tenante, à Germondeau et à Thouvain. Qu'ils viennent au pavillon, immédiatement. J'y vais moi-même, je compte les y trouver. C'est urgent, c'est important. Vite!

Elle l'interrogeait des yeux.

— Ne t'inquiète pas, dit-il rapidement. Téléphone. Reviens me dire dans le bureau si Hubert a pu les joindre, s'ils viennent.

Et doucement, d'une voix changée, chaude et tendre, il répéta:

— Ne t'inquiète pas.

L'instant d'après, assis dans le bureau et surveillant des yeux la baie, il se lançait dans une diatribe dont la violence croissait à mesure:

— Je m'en doutais, ça devait arriver. Nos hommes de Progrès ont gagné.

Apre, sarcastique dès les premiers mots. Il poursuivit, haussant les épaules, ricanant, ponctuant ses phrases de coups de poing assenés rudement sur sa paume:

— Voilà nos élus du peuple! Applaudissez, sous peine de honte! Vous n'avez rien compris au dynamisme de notre époque, vous êtes un fossile, un crétin.

Il ne fallait pas trois minutes pour gagner le pavillon du garde. Tout le temps du trajet, il ne cessa de maugréer: "On s'était arrangé pour faire le coup à son insu. A commencer par le vendeur. L'argent, toujours l'argent, le fric... Trente hectares, ça valait la peine. A supposer qu'il eût été prévenu, lui, d'Aubel, qu'il eût été en mesure d'aviser, d'empêcher cet assassinat, ce n'eût été qu'un cri contre lui, les gamins du village seraient venus jeter des pierres dans ses fenêtres.

Germondeau et Thouvain n'étaient pas venus seuls. Sur l'aire, devant le pavillon, il y avait quatre ou cinq hommes, qui palabraient autour du garde-

chasse. Ils se turent dès que d'Aubel fut là. Leur silence, leur attitude marquaient une déférence certaine.

— Vous connaissez ces messieurs?

Je les connaissais en effet. Germondeau, l'ancien maire de Maulnoy, était un vieux paysan du cru, un survivant du temps des vigneron, à l'épaisse moustache tombante, au nez enluminé par la chaleur du gris meunier. J'appréciais de longtemps son bon sens, sa causticité *bon* enfant et sa liberté de jugement. Il avait pris de l'âge, s'était dit dépassé et avait laissé la mairie à un plus jeune, un homme nouveau, entreprenant et qui, à l'approbation générale, se proclamait "hautement dynamique". Il n'était pas là en personne. Toujours "pris par ses affaires", il déléguait d'ordinaire Thouvain, l'un de ses adjoints, qui le représentait avec d'autant plus d'empressement qu'il songeait à le remplacer. Plus "dynamique" encore, doué d'un bagou vertigineux, joyeux drille, "pas fier pour un sou mais capable" au dire de l'opinion publique, il nourrissait une ambition secrète à la mesure de sa vanité. Sa popularité le grisait. Chaque fois qu'il prenait la parole, on eût juré qu'une foule l'entourait, soulignait ses moindres propos d'une rumeur d'acclamations. L'accompagnaient un personnage de loin plus effacé, ou plus discret, un certain Étiennot, électricien, marchand d'appareils de radio, de récepteurs de télévision, et un maçon nommé Belthoise, toujours hilare, pilier de bistrot notoire et conseiller municipal.

Ce fut à l'ancien maire que d'Aubel s'adressa d'abord:

— Vous étiez au courant, Germondeau?

Mais aussitôt, regardant les autres:

— Vous savez tous de quoi je parle. Que mon voisin, du jour au lendemain, ait vendu sa pinède des Bossanges, c'est son affaire et non la mienne. De toute façon, c'est pitoyable. J'ajoute en ce qui me concerne, à l'intention de tout bon entendeur, que rien ne justifiait un saccage comme celui que je viens de voir.

— Quel saccage? dit Thouvain. C'étaient des pins de quarante ans, donc exploitables. Un peu plus tôt, un peu plus tard... C'est dans l'ordre, c'est tout à fait normal.

— Pas ce bousillage mécanique, ces bulldozers, ces excavatrices. Qu'est-ce qu'on prépare?

— Tout le monde le sait, reprit Thouvain, tout le monde approuve et s'en réjouit pour la commune. Il y a eu enquête *de commodo et incommodo*. Tous documents ont été mis, selon la loi et dans les délais réguliers, à la disposition du public...

D'Aubel lui coupa la parole.

— Vous ne m'avez pas répondu, Germondeau.

— Si j'étais au courant? dit l'autre. Ben, oui et non. Vous savez comment ça se passe. On affiche: un papier derrière un grillage, un petit papier, la pluie dessus quand la galerne souffle. Personne le lit, personne s'arrête seulement. C'est la rumeur qui avertit. Oui, monsieur, j'avais entendu dire.

— Et quoi?

— Qu'ils allaient installer une usine. Encore une. Conséquence. On parle de sept cents ouvriers.

— Sept cents emplois, dit Thouvain.

— Et qu'est-ce qu'on fabriquera, dans cette usine?

— Des chimies..., qu'on dit toujours.

— Et pourquoi ici? fit d'Aubel.

— A cause de la Loire, naturellement.

C'était Thouvain qui intervenait. Il poursuivit incontinent:

— Ils adjoindront à l'usine principale une station d'épuration. Double avantage pour la commune. *Primo*: un appoint financier que je vous laisse à évaluer. *Secundo*: le tout-à-l'égout que nous souhaitons depuis longtemps et que nous brancherons sur le leur, les deux s'en allant à la Loire. Je pense, monsieur d'Aubel, que c'est là une mesure d'hygiène à laquelle vous applaudirez, un progrès d'importance qui nous met à l'avant-garde et que, j'espère, vous ne contesterez pas.

— Contester? dit d'Aubel en souriant. Pourquoi? Pour vous faire plaisir? Au contraire, je vous félicite. Sept cents citoyens nouveaux, sept cents consommateurs de plus, disons le double avec les familles qui viendront, vos bienfaits vont au-delà de ce que vous revendiquez.

D'Aubel me poussa discrètement le coude,

— Vous n'êtes pas bavard, Germondeau. Vous ne pensez rien de tout ça?

— Comme vous, possiblement, monsieur. Nous sommes d'un autre règne, tous les deux. M'est avis que ça nous dépasse.

— Dites quand même.

— J'étais vigneron, dit Germondeau, comme mes parents, comme les anciens de mes parents. Tout le coteau était couvert de vignes. Du seigle et du froment pour le pain, de la luzerne et de l'avoine pour les bêtes, des moulins à grandes ailes qui craquaient dans le vent du Val, la carriole au hangar et l'âne à l'écurie, le cochon dans son toit, une vache ou deux pour le lait, les fromages, quelques mères poules avec leur cô, les mères lapines et leur mâle au clapier, ça pouvait aller comme ça. Tous paisans des bords de la Loire, et des gens de métier au bourg, le ferrant, le charron, le bourrelier, le taillandier pour les outils, le tonnelier pour la futaille, faut croire que ça n'était pas tellement mal puisque ça a tenu des siècles. Et tout d'un coup, fini, plus de vignes, allez y voir: l'Etat payait pour qu'on arrache les ceps. "Faites du maïs, faites du colza, il y a de la demande; vous, vous n'y connaissez rien." Les jeunes non plus, faut croire. On les a vus partir presque tous: plus de vignes, plus de blé, de la friche. Plus de paisans, des ouvriers.

Et les maisons! Nos anciens savaient pourtant bâtir, ils obéissaient à la terre, la nôtre, ou du moins ils l'écoutaient...

Aujourd'hui, on bâtit pareil partout, à croire qu'il n'y a plus ni ciel, ni saisons. C'est coquet, le préfabriqué, c'est rentable, comme ils disent, la série...

Tu crois que je ne te vois pas, Thouvain, qui te visses le doigt dans la tempe? On en reparlera plus tard.

— C'est couru, dit Thouvain. Irréversible, tu saisis?

— Mieux que tu crois. Peut-être que ça veut dire: trop vite.

— Irréversible! Irréversible! répéta l'autre agressivement. On ne fait pas sa part au Progrès. Quelques bouseux n'y pourront rien; nous non plus d'ailleurs, ni personne. Ça nous dépasse les uns et les autres. Il faut suivre, un point c'est tout.

— Eh! bien, messieurs, conclut d'Aubel, il me semble que nous sommes tous d'accord: "C'est couru. Et ça nous dépasse." Laissons donc les capitalistes d'outre-Atlantique ou d'outre-Rhin vomir leurs cochonneries dans la Loire. C'est bien choisi: dans leur *planning* d'égoutiers, le collecteur ne leur coûtera rien. Il n'attendait que leur arrivée.

Il serra les mains des quatre hommes, les remercia d'être venus, les pria de l'excuser: il était attendu aux Vieux-Gués, ne pouvait tarder davantage.

à suivre

3. Exercices

I. Mots et expression à retenir.

la pinède	– сосновая роща
des repères	– зарубки
le garde-barrière	– сторож
des broussailles	– чаща, заросли
des ronces	– кусты ежевики
en avoir le cœur net	– разузнать, выяснить
une voix âpre	– грубый голос
désavouer	– не признавать
séance tenante	– немедленно
une diatribe	– резкая критика
un fossile	– ископаемое
maugréer	– ругаться
à son insu	– без его ведома
le fric	– деньги
un survivant du temps des vigneron	– один из бывших виноградарей
l'empressement	– усердие
un bagou	– бойкая речь
pitoyable	– ничтожный, жалкий
à l'intention de tout bon entendeur	– всякому, кто имеет уши
un saccage	– разорение
le bousillage	– халтура

conséquent	– значительный
une station d'épuration	– станция очистки
nous sommes d'un autre règne, tous les deux	– мы с вами оба из другой эпохи
c'est couru	– это прошло
irréversible	– необратимый
on ne fait pas sa part au Progrès	– мы недостаточно расчищаем дорогу Прогрессу
vomir	– выбрасывать
les cochonneries	– отбросы

II. Etude du texte. Réfléchissez sur les questions ci-dessous.

- 1) Qu'est-ce qui s'est passé un jour dans la pinède des Bossanges?
- 2) Quelle a été la réaction d'Aubel qui avait vu la pinède morte?
- 3) Germondeau et Thouvain, comment sont-ils caractérisés par l'auteur?
- 4) Expliquez pourquoi était-il si important pour d'Aubel de les voir?
- 5) Comment s'est-il expliqué le fait de la vente de la pinède des Bossanges?
- 6) Qu'est-ce qu'on allait installer là où avait été la pinède?
- 7) Quels avantages pour la commune Thouvain trouvait-il dans l'installation de l'usine chimique?
- 8) Quelle était la position de Germondeau, originaire de ce pays, concernant les problèmes discutés?
- 9) Expliquez pourquoi existaient les divergences de vues sur ces problèmes entre certains habitants de la commune et des représentants des pouvoirs publics?

III. Développez le portrait psychologique des personnages à l'aide de ce canevas en vous référant aux faits mentionnés dans le texte.

- 1) **Germondeau.** Vieux vigneron, originaire du pays, tout en estimant ses traditions et soucieux de son avenir, cet ancien maire préfère néanmoins rester passif devant les événements graves qui se déroulent considérant la lutte contre "les Thouvain" inutile.
- 2) **Thouvain.** Démagogue ambitieux qui se cache derrière de belles paroles, prêt à tout pour faire sa carrière, Thouvain appartient aux soi-disant "hommes de Progrès" prétendant servir la révolution scientifico-technique mais n'ayant en réalité pour mobile que leur profit.

IV. Racontez des épisodes du texte en suivant les indications que voici.

- 1) Faites par la bouche de d'Aubel le récit de ce qu'il a vu dans la pinède

VIII. Faites des mini-dialogues en utilisant des répliques que voici.

- J'en aurai le coeur net ...
- Je m'en doutais, ça devait arriver.
- On s'était arrangé pour ...
- Oh, ça valait la peine.
- J'ajoute en ce qui me concerne que ...
- Un peu plus tôt, un peu plus tard ... C'est dans l'ordre ...

IX. Exposez une question suivante.

Faites montrer la différence entre Germondeau, représentant le monde patriarcal de la paysannerie, et Thouvain, "un homme nouveau", aspirant à voir la campagne industrialisée.

Du côté de qui vous rangez-vous?

X. Traduisez en russe.

développement industriel des Etats

implantation des technologies nouvelles

perfectionnement de la production

assainir la production

emploi de nouveaux matériaux

utilisation des ressources naturelles

utilisation des ressources de l'Océan

réconcilier l'homme et son environnement

préserver les forêts ravagés par la production du papier

conquête de l'espace cosmique

élimination des maladies

1. “Un jour”

Maurice Genevoix.

(suite)

II

Nous étions de nouveau seuls et je m'en réjouissais, chemin faisant. Comme lui, j'avais été vivement choqué, révolté par le spectacle de la pinède ravagée. Mais assez tôt, au cours de la palabre à laquelle je venais d'assister, j'avais perçu chez lui une sorte de rémission soudaine. Je m'étais dit: “Il vient de décider quelque chose. Il s'appuie à cette pensée, il s'en conforte. Je suis sûr qu'il ne cédera pas à la violence qui l'a d'abord soulevé.”

— Ce Thouvain, figurez-vous...

Il souriait dans sa moustache.

— C'est vrai, pourtant, que les grands esprits se rencontrent! Tout à l'heure Héraclite et moi, à présent le sieur Thouvain et la Grande Foire de Chicago; ou son *brain trust*, dirait Thouvain; l'Amérique un peu en avance, il va de soi, ça remonte à une bonne vingtaine d'années. Quel tam-tam publicitaire! Ils avaient un slogan dont toute leur presse retentissait: “La science explore, la technologie exécute, l'homme se conforme.” Ça m'avait tellement frappé que j'en ai gardé des coupures. C'est incroyable, et c'est atroce. Si c'est une suggestion, une invite, c'est semer un virus meurtrier, et c'est déjà criminel. Si c'est une démission, c'est suicidaire. Ce brave Germondeau, tout à l'heure... L'autre, l'Étienne, il restait au niveau des méchantes bisbilles locales, des jalousies de personne à personne, mais il frôlait la vérité. Germondeau, lui, avec son air bonasse, allait quand même beaucoup plus loin. “Plus de ciel, plus de saisons”, vous vous rappelez? Et aussi son “trop vite”, si judicieux... Il semble que le système — encore un mot à la Thouvain, le langage même s'est démantibulé au détriment de notre dignité d'hommes —, que le système se soit embrayé d'un seul coup, le temps d'une génération ou de deux: une mécanique énorme qui se serait constituée sournoisement, comme une tumeur, par une espèce de prolifération monstrueuse et continue, une fantastique machine infernale à produire et à décerveler. Et un jour la manette a joué: c'était parti.

Nous arrivions à la route de Maulnoy. Il nous fallait la traverser pour prendre vers l'étang le raccourci le plus direct. Il devait être six heures du soir, l'heure des retours, où le trafic routier s'intensifie considérablement. Les voitures, devant nous, passaient à toute allure, freinaient en approchant d'un virage à notre droite, tandis que d'autres, à l'opposé, accéléraient à plein régime en sortant du même virage. Au moment même où nous allions traverser, deux voitures venues de gauche, l'une suivant l'autre à la toucher, fonçaient vers ce tournant, distant d'une centaine de mètres. En passant à notre hauteur elles roulaient sur le même

front, accélérant encore et tenant à elles deux l'entière largeur de la chaussée. Nous avions pu néanmoins reconnaître les deux chauffeurs, Thouvain et Belthoise.

— Ils sont fous! s'écria d'Aubel. Oh!...

Au-delà du virage et hors de notre vue, des coups de klaxon précipités, des crissements de freins, des invectives furibondes... et déjà une cacophonie de grinçants changements de vitesse et de pneus sifflant sur l'asphalte. Nous nous étions précipités. Une voiture débouchait du virage. Par la portière à la vitre baissée, un gros homme, coiffé d'une casquette à pompon, tendit vers nous un visage vultueux, aux yeux haineux, nous jeta au passage une bordée d'injures ordurières qui toutes nous renvoyaient, croquants que nous étions et solidaires des chauffards locaux, à l'hôpital psychiatrique du chef-lieu.

J'admire la vivacité, la promptitude aussi qui, presque dans un même instant, marquèrent les réactions de d'Aubel. La colère l'avait pâli, et déjà il se recolorait, parvenait à rire, riait franchement.

— Qu'est-ce que vous penseriez d'un gifleur automatique? La science doit pouvoir trouver ça, la technique le fabriquer, le mettre au point d'utilisation optimale; et à la disposition d'une élite, des gens sages, sereins, équitables, vous ou moi, par exemple. On presserait sur un bouton; et instantanément, tombée du ciel sur la joue de Thouvain, celle de Belthoise, celle de l'olibrius à casquette, une bonne beigne. Il faudrait que ce soit réglable: on proportionnerait la vigueur à la gravité du délit.

Eh bien! vous voyez, moi aussi: je me rallie au Système et je m'avoue contaminé. Au point d'imaginer encore, pourquoi pas?, une espèce de machine gigogne, une machine à faire des machines. Formidable, non? Vous devriez écrire quelque chose là-dessus, une nouvelle.

Nous avons pénétré sous bois. Je respirais déjà, dans le serein qui commençait à monter, l'odeur d'étang qui m'avait averti dans la nuit. Il faisait encore plein jour. Le sentier d'agrainage sinuait à travers les mousses. Des pépiements timides s'essayaient deçà delà. Nous gravîmes la levée herbue, nous assîmes sous les peupliers. L'air était parfaitement calme; et pourtant, au-dessus de nos têtes, les feuilles frémissaient doucement.

— Mon second reposoir, dit d'Aubel. Et peut-être mon préféré. Me croirez-vous? J'aimerais mourir ici, par un soir comme celui qui s'annonce, dans cette sérénité, ce déliement qui est une communion.

Il hocha lentement la tête, les yeux tristes, poursuivit d'une voix lente et lointaine. On eût dit qu'il avait oublié ma présence, qu'il rêvait.

— Cette usine... Ce sont des pollueurs. Elle devait exister quelque part. Ils essaient. Ou on les a chassés. Alors ils ont pris une carte, tâtonné à la pointe du crayon. "Ici?... Ici?" C'est la Loire qui les a attirés. Quelles tractations! Le vendeur, le maire, les pouvoirs publics, tous ces comités à sigles où champignonnent les Thouvain. Cahier des charges, garanties, protection de l'environnement, tout a été prévu, spécifié, tamponné, entériné. Avec, bien entendu,

la bénédiction du Comité départemental d'hygiène. Mais ils pueront. Et alors? Vous avez entendu Thouvain? Vous êtes prévenu que c'est irréversible.

Il se tourna vers moi, me regarda directement, avec une amitié qui me le rendit très proche:

— Pardonnez-moi, je retourne au délire. Mais vraiment, c'est plus fort que moi. Je ne les méprise pas, de quel droit? J'ai pitié d'eux. Ces hécatombes sur les routes, cette hargne, partout la violence, ce sang qui coule par la terre entière... La vie se brade. Pis, elle s'oublie. On a motorisé tout le monde, et tout le monde passe à côté. "Trop vite", disait Germondeau. Il me semble souvent que j'assiste à un jeu d'ombres dérisoires, oui, qui jouent: à imiter leur propre personnage, à être ce qu'on croit qu'ils sont, militant, ministre. L'âme est partie, c'est le monde à l'envers.

Et, vers moi:

— Vous ne partez pas encore? Oui, je sais, vous êtes attendu, c'est d'accord. Mais j'aimerais vous garder un peu, le temps de régler un compte.

Il laissa la porte grande ouverte. Nous entendions sa voix, Laure et moi, haute, animée, intensément présente.

— C'est toi, Antoine?

— ... Deux mille plants à l'hectare, dis-tu? Alors il m'en faut soixante mille. Arrange-toi comme tu voudras, il me les faut. Du laricio? Du sylvestre? Du pin de Hongrie? Ça m'est égal. Ou plutôt, oui, du sylvestre. Mais tu connais la terre, on plantera sur les Prateaux, à toi de décider au mieux... Combien de fois faut-il te le redire? Trente hectares, deux mille multipliés par trente, soixante mille, tu sais compter? Pour la Toussaint, pour la Sainte-Catherine au plus tard... Ecoute, nous t'attendons dimanche, tu te rendras compte sur place... A dimanche. Merci, Antoine.

* * *

Le samedi suivant, vers dix heures, un appel de klaxon retentit sur la terrasse des Vernelles. J'allai à la fenêtre et l'ouvris. Le D^r Vomimbert descendait de voiture. Au bruit que j'avais fait, il leva la tête vers l'étage et me jeta, avant même d'aller vers la porte:

— J'arrive des Vieux-Gués. D'Aubel vient de mourir.

— Quand est-il mort? Comment est-ce arrivé?

— Ce matin, vers huit heures, une attaque. J'étais là-bas en quelques minutes, mais tout était déjà fini... C'est sa fille qui m'a raconté... Il venait de prendre son petit déjeuner; avec elle, comme d'habitude. Comme d'habitude aussi il était très présent, alerte, semblable à lui-même. Il s'est levé, il est tombé... L'hémorragie cérébrale massive, sans recours.

— Foudroyé?

— Presque. Laure a appelé. On l'a porté sur le divan de son bureau. Il avait les yeux grands ouverts, il s'efforçait de dire quelque chose, elle essayait de le comprendre. Elle a cru distinguer quelques mots. Au moment où on

l'allongeait: "Non... Tout droit"; un peu plus tard, elle en est sûre: "Ouvrez..." Alors ils l'ont assis, soutenu avec des coussins. Ils ont ouvert la baie, la porte vitrée sur la plaine. Et il est mort, le buste droit, tourné vers le vent de la plaine et son horizon de forêts.

20 mai 1974. Dix-sept ans! Le même poids d'années qui séparait nos deux rencontres. Depuis sa mort, pas une fois je n'étais retourné aux Vieux-Gués. Cette mort, en quelque sorte, avait refermé une porte. Dès que je pensais à d'Aubel, une sensation de solitude, plus exactement: d'isolement, se mêlait à mon regret. Je reconnaissais aussitôt le sentiment qu'elle m'inspirait, difficilement définissable, et que j'exprimerais au moins mal en parlant d'une admiration lasse, ou découragée. Je me disais alors que c'était au rebours de ce qu'il avait souhaité. En vain. La pensée de sa mort l'emportait: à quoi bon? Le souvenir de notre journée restait en moi comme un secret.

Et, cet après-midi du 20 mai... Nous venions de Paris. Une brève halte chez des amis nous avait quelque peu détournés de notre itinéraire habituel. Au lieu de rallier Maulnoy par la route la plus directe, nous avons pris la route secondaire qui passe en bordure des Vieux-Gués. Je ne m'en étais pas avisé, impatient d'être arrivé. Nous n'étions plus qu'à quelques kilomètres, j'apercevais déjà le pignon de l'église et sa flèche, quand ma femme dit:

— Des champignons! Je crois que ce sont des girolles.

C'étaient en effet des girolles, d'une saine pâleur orangée, charnues, écloses dans la chaude matinée. Nous arrê tâmes et descendîmes. L'ombre des pins, l'odeur des résines nous enveloppèrent aux premiers pas.

— Quelle belle pinède! dis-je à ma femme.

Jeune, vigoureuse, haussant droit ses fûts d'ocre rose sur le feutrage des aiguilles tombées, d'un bai ardent à la lisière ensoleillée, presque violet sitôt que l'œil plongeait vers l'ombre. Nous atteignîmes une large allée perpendiculaire à la route. L'herbe y reparaisait, d'un vert frais que dorait la lumière. De loin en loin, jusqu'à perte de regard, quelques touffes de genêt flambaient sous des essais de fleurs.

J'avais oublié l'heure, notre maison, notre arrivée. Accroupis, nous cueillions des girolles, heureux de la trêve buissonnière. Et soudain, en se relevant, ma femme heurta du front une des basses branches d'un pin. L'exclamation qu'elle poussa me fit tourner les yeux vers elle. Je la vis nimbée de pollen, un nuagelet dense où le soleil allumait d'infimes étincelles. Je dis alors à ma propre surprise, presque devançant ma pensée: "Mais nous sommes sur les Vieux-Gués! Exactement sur les Prateaux! Et cette pinède... oui, j'en suis sûr!" Et dans l'instant, inattendus, extraordinairement proches, mêlés à l'odeur des résines, à l'écharpe flottante du pollen, à la vibration de l'air, je retrouvai le son d'une voix, son timbre, son rythme et sa chaleur vivante. En vérité, je l'entendais, je l'attendais, je reconnaissais un à un les mots mêmes qu'elle avait dits: "Soixante mille, il m'en faut soixante mille... Pour la Toussaint, pour la Sainte-Catherine au plus tard..."

Et encore, exultante d'enthousiasme: "A chaque nouveau printemps, la pousse! Irrésistible, incroyable de fougue et de force, chaque rameau qui s'allonge, qui rayonne. Et déjà, à la pointe de chaque branche, au cœur serré des aiguilles en collerette, le bourgeon des pousses futures..."

Je regardais les longues pousses tendres, rondes, gonflées, blondes de soleil. Et mon regard était comme une réponse: "Je les vois, sur trente hectares. Antoine a été merveilleux. Toute sa plantation est superbe, des sylvestres de dix-sept ans, droits, sains, tous ardents à vivre. Il n'y a pas de tondeuses cette année."

— A quoi penses-tu? dit doucement ma femme.

2. Exercices

I. Mots et expressions à retenir.

la palabre	– разглагольствование
le sieur	– господин
un slogan	– лозунг
une suggestion	– внушение
les crissements de freins	– поскрипывание тормозов
la vivacité	– живость
une bonne beigne	– хорошая затрещина
la sérénité	– спокойствие
le déliement	– развязывание
des pollueurs	– загрязнители
la tractation	– сделка
le cahier des charges	– технические требования
la protection de l'environnement	– охрана окружающей среды
la bénédiction	– благословение
les hécatombes	– массовые убийства
le pin sylvestre	– обыкновенная сосна
un appel de klaxon	– автомобильный сигнал
l'hémorragie cérébrale	– кровоизлияние в мозг
les coussins	– подушки
l'odeur des résines	– запах смолы
les pousses	– побеги

II. Etude du texte. Réfléchissez sur les questions ci-dessous.

- 1) Qu'est-ce que d'Aubel a entrepris pour sauver la pinède?
- 2) Quelle a été la raison de la mort d'Aubel? Qu'est-ce qui a accéléré sa fin?
- 3) Qu'est-ce qui a rendu la vie à la pinède des Bossanges? Comment y a-t-il réussi?

VI. Dites en français.

- 1) Я давно знал господина Поля, ценил его здравомыслие, свободу суждений.
- 2) Если вы рассчитываете их там застать, вам придется поспешить.
- 3) Молодая сосновая роща была прекрасна, стоило её увидеть.
- 4) Да, что должно было случиться, я догадывался об этом.

VII. Traduisez les groupes de mots et faites-les entrer dans les phrases qui en illustrent le sens.

- Мир, вывернутый наизнанку _____
 - я не могу дольше медлить _____
 - понять что-либо на месте _____
 - слиться что-то сделать _____
-
-
-
-
-
-
-
-

VIII. Faites des mini-dialogues en utilisant des répliques que voici.

- Tout le monde se réjouit de ...
- C'est la rumeur qui avertit.
- Contester? Au contraire ...
- Vous n'êtes pas bavard ...
- Nous sommes d'un autre règne, tous les deux.
- Il me faut le temps de régler un compte.

IX. Utilisez dans la traduction les verbes et les expressions suivantes.

se hâter de faire qch
être pressé
se dépêcher
se presser;
avoir hâte de faire qch;
s'empresse.

- 1) Поторопитесь, спектакль начнется через несколько минут.
- 2) Мы очень спешим, поторопитесь.
- 3) Поторопитесь уйти до дождя.
- 4) Мари спешила вновь оказаться дома, увидеть своих близких.
- 5) Андре только что узнал эту новость и поспешил рассказать её своим знакомым.
- 6) Я вижу, что ты не торопишься отвечать на их письмо.

X. Exposez les questions suivantes.

- 1) Qu'est-ce que l'auteur veut dire par le dernier passage du texte: "Je regardais les longues pousses tendres..."?
- 2) Qu'en pensez-vous la victoire d'Aubel est-elle définitive? Quel sort attend la nouvelle pinède?

XI. Traduisez en russe.

crise écologique (ses conséquences)

empoisonner le sol et l'eau

rejeter dans l'air des substances toxiques

disparition de la flore et de la faune

création des bases militaires

accumulation d'armements d'extermination massive

action des radiations

transformer la Terre en dépôt de déchets nuisibles et délétères

destruction des conditions naturelles de vie

dégradation de la biosphère

**Практический курс основного иностранного языка
Французский язык
Домашнее чтение
Юнита 6**

Редактор: Н.Б. Питерских

Оператор компьютерной верстки: В.С. Левшанов

Изд. лиц. № 015286 от 27.06.96

Тираж: _____

Сдано в печать:

Заказ: _____
